



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Panegyriques De Monsievr Verjvs

Verjus, Jean

Paris, 1664

Preface.

urn:nbn:de:hbz:466:1-14842



P R E F A C E.



E suis assez du sentiment de ceux qui ne peuvent souffrir les longues Prefaces, qui sont d'ordinaire inutiles, ou mesme blâmables, lors qu'elles font l'Eloge de quelques beaux Ouvrages assez recommandables par eux-mesmes; ou quand elles ne sont que pour en imposer au public, & pour obliger les Lecteurs de donner des applaudissemens à des choses qui ne peuvent meriter leur estime. Rien ne me paroist si ridicule que ces restes de Colosses mises sur des corps de Nains, dont Lucien se mocque si agreablement, & ces Avant-propos, qui font la moitié des Volumes, dont ils ne deuroient estre que la plus petite partie. J'aurois donc à me deffendre d'abord contre moy-mesme autant que contre mes Lecteurs, & à me faire les excuses qu'ils receuront peut-estre avec plus d'indulgence que moy.

Je les supplie cependant de vouloir considerer que ces Prefaces sont pardonnables, quand on les fait pour des Oeuures posthumes, dont les Autheurs n'ont jamais pris aucun soin d'acquérir de la reputation; que celle-cy devant servir pour plusieurs autres Ouvrages, elle pourra paroistre courtte, si on la partage à tous les Liures du mesme Autheur, qu'on donnera au public; & qu'enfin si c'est vne faute de faire vne Preface vn peu longue, elle est deuenüe belle par l'exemple non seulement des plus illustres Ecrivains, qui en ont fait pour eux-mesmes, quoy que leur reputation establie semblast les en devoir dispenser; mais sur tout de ceux qui ont imprimé les Ouvrages de leurs

amis, & des Autheurs pour qui ils auoient vne estime particuliere.

Je ne perdray donc point de temps à m'excuser d'une faute autorisée par la pratique de tous ceux dont j'aurois le plus à redouter la censure & le blâme; puis que si le nom de Preface déplaist à quelqu'un, je le prieray de ne pas considérer celle-cy comme vne Preface, mais comme le portrait d'une personne qui n'estoit pas indigne d'estre connue des honnestes gens, comme vne methode particuliere pour deuenir sçauant, & comme vn exemple assez rare de l'vnion de toutes les sciences dans vn mesme sujet. Il se trouuera mesme quelques-vns des plus habiles de ce siecle, qui me sçauront quelque gré de remedier de cette sorte au peu de deference que Monsieur Verjus a eue durant sa vie pour leurs conseils, lors qu'ils luy ont tant de fois reproché inutilement sa modestie, & qu'ils ont tasché par toutes sortes de moyens de luy persuader de faire part aux autres des biens de l'esprit, dont il auoit amassé de si grands thresors.

Auant que de parler de ses Ouurages, il est à propos de faire voir avec quelle suffisance il les entreprit, & quelles furent les dispositions & les commencemens d'une doctrine si consommée dans vn homme de trente deux ans.

Je ne parlerois pas icy de son enfance, qui est vn âge, dont les plus grands Genies croient ne se deuoir ressouvenir que pour en auoir honte; puis qu'il rend l'homme semblable aux bestes pour les fonctions de l'ame, & beaucoup plus foible & plus miserable pour celles du corps. Mais les premieres inclinations estant les presages les plus certains du reste de la vie; si celles qu'il a fait paroistre dès sa plus tendre enfance ne sont des traits necessaires à son portrait, elles peuuent estre vne assez belle ébauche d'un merite plus formé & d'une vertu plus acheuée qu'on y veut peindre.

L'inclination que M. Verjus a eue pour les Lettres, parut aussi tost qu'il pût les connoistre. Dès l'âge de cinq à six ans la Danse & le Luth, & les autres honnestes diuertissemens, ausquels on vouloit commencer dès lors de le former, luy paroissoient des estudes difficiles; au lieu quel'é-

rude luy sembloit vn jeu & vn diuertissement. Il auoit de l'adresse & de la disposition pour ces sortes d'exercices du corps, mais il n'en trouuoit déjà pas le loisir; tant son inclination le portoit à ceux de l'esprit, & à aymer les liures & le cabinet.

Ayant commencé dès cet âge à apprendre avec vne facilité incroyable les principes de la langue Latine, & ses Maistres ne pouuant presque suiure l'actiuité de cet enfant, ny satisfaire son desir ardent de sçauoir beaucoup de choses, il fut mis en suite entre les mains des Peres Iesuites à l'âge de huit ou neuf ans; & n'y eut pas esté plusieurs mois, qu'on le vid profiter si heureusement des soins & de la conduite de ces Peres; qu'il surpassa bien-tost tout ce qu'on en eust pû esperer, & ne manqua presque jamais de remporter tous les auantages, dont on a coustume de picquer l'industrie & le courage des enfans.

Si ces petits succez entretenoient sa passion pour l'estude, son ardeur s'accrut bien dauantage vn ou deux ans après. Car trouuant déjà quelque facilité à l'intelligence des Autheurs, dont les enfans de cet âge n'ont pas accoustumé de sçauoir encore les noms, il s'y appliqua si heureusement, aydé de quelques commentaires & de l'industrie de ses Maistres, qu'on le vid bien-tost aussi versé dans tous les Escriptuains du siecle d'Auguste, que s'il y eust employé plusieurs années d'estude & vne parfaite maturité de jugement. De sorte que ceux qui auoient soin de sa conduite voyant vn petit enfant faire des progrès si extraordinaires dans les Lettres, n'en parloient que comme d'un prodige d'esprit, de memoire & de jugement.

Aussi estoit-ce vne belle suite de leurs soins, de voir qu'il n'eust pas si tost atteint l'âge, auquel la nature n'accorde qu'à peine aux autres l'usage assez imparfait de la raison, qu'elle sembla luy en auoir donné les plus parfaites lumieres; qu'il se mist de si bonne heure à lire & à examiner avec vn choix judicieux tous les bons Autheurs Latins; & qu'un enfant de douze ans jugeast des Genies, des differens styles & des forces des Historiens, des Poëtes & des Orateurs; qu'il tint vn compte exact des années & des choses

Δεῖ τις καλῶς
παῖδας μελετᾶν
καὶ οἷς ἀνδρες
γενέσθωσι Χρῆ-
στοι.

*Aristip. apud
Plut.*

Infici jam de-
bet iis artibus,
quas si dum est
tener, combi-
berit, ad majo-
ra veniet para-
rior. *Cic. de
fin. 6. 3.*

remarquables de chaque Historien, des endroits les plus éloquens des Orateurs, & des plus belles pensées des Poëtes; qu'il suiuit déjà le conseil de cet Ancien, qui auoit pour maxime que les enfans ne doiuent rien apprendre que ce qui pourroit leur seruir dans l'âge le plus parfait; & qu'il eust si bien appris de l'Orateur Romain, qu'il faut qu'un homme pour exceller dans les Sciences & les Arts, en prenne vne bonne teinture dès son enfance.

Il ne lisoit aucun Historien, dont il ne fît vn abrégé pour le soulagement de sa memoire, dont il n'estudiait l'esprit, la politique, & les diuers interets, qui l'auoient fait parler, & dont il ne remarquaît la conduite. Il ne lisoit aucun Poëme ny aucune piece de vers, dont il ne mist le dessein & la suite sur le papier, dont il n'examinaît la fable & l'industrie, dont il ne jugeaît à la rigueur suiuant les regles de ceux, qui en ont donné des preceptes, & dont il n'appriît par cœur les vers les plus ingenieux & les plus instructifs. Il ne lisoit enfin aucune piece d'Eloquence, qu'il n'en fît l'Analyse, qu'il n'en remarquaît soigneusement tout l'artifice, & qu'il ne prît soin d'en retenir les plus beaux endroits. On a trouué après sa mort encore vne partie de ces remarques & de ces recueils, qu'il faisoit alors; & il n'y a personne, qui ne soit surpris du jugement qui y paroît, & du travail, dont cet enfant estoit capable.

Il auoit commencé dès ce temps là à pratiquer ce qu'il garda toujours depuis jusqu'à sa dernière maladie, de ne passer aucun jour sans apprendre par cœur quelque chose de ces endroits choisis, à vne heure qu'il s'estoit prescrite pour cela; sçachant assez que la memoire est le thresor des sciences, & que sans elle il sert fort peu d'acquérir ce qu'on est assuré de perdre bien-tost après. De sorte que remplissant ainsi la sienne de tous les plus beaux passages, & sur tout de ceux qui auoient le plus de sens, ou qui faisoient les principales forces, & estoient comme les parties nobles de chaque ouurage, & son choix estant aussi solide que curieux; il sembloit qu'il n'y eust rien à desirer de chaque Auteur au de-là de ce qu'il en sçauoit: ce qui luy donna depuis cette facilité abondante de traiter de toutes sortes de su-

jets differens , & de châce science, avec la mesme profondeur & la mesme solidité , que s'il n'auoit employé toute sa vie qu'à en estudier vne seule.

Si cette prudence auoit deuançé en luy de tant d'années, la jeunesse, comme vn Poète Moral le disoit d'vn autre, & s'il la fit paroistre dans l'ordre, la disposition, & la conduite de ses études, qui eust pû luy seruir de regle pour le reste de sa vie; sa moderation ne parut pas egalemeut à retenir sa passion pour les Lettres, & à l'empescher de faire avec ex-
cez ce qu'il faisoit toûjours avec beaucoup de methode. On s'apperceut bien-tost que quoy qu'il fust d'vne complexion fort saine & fort robuste, les forces de son corps n'éga-
loient pas celles de son esprit. Ses veilles indiscrettes luy attirerent vne fluxion sur le genoûil, qui nous l'a enfin rauie
se renouuellant vingt ans après, & qui pensa dés-lors le faire mourir entre les mains des Medecins & des Chirurgiens, qui exercerent sur luy pendant deux ans toutes les cruauitez de leur art & de leurs remedes. Les grandes douleurs qu'ils luy faisoient souffrir ne pouuoient le faire oublier des plaisirs qu'il goustoit dans l'étude. Il leu pendant cette maladie Ciceron entier par diuerses fois, de la maniere que Quintilien veut qu'on lise les liures excellens; le prenant premierement par petites parties & proportionnées à l'étenduë de sa memoire, repetant ces endroits ensuite, les considerant & les examinant plusieurs fois, & relisant puis après tout de suite l'ouurage entier, dont ils estoient tirez. Il releut aussi pendant ces deux années tous les anciens Poëtes & Historiens Latins; dont les delices charmoient si fort ses maux, que c'estoit les augmenter, que de le priuer de ces lectures: & l'affliction qu'il en receuoit estant plus prejudiciable à sa santé, que le trauail mesme; on estoit obligé de souffrir le moindre des deux maux, & de luy laisser la peine de l'étude, pour luy épargner celle du chagrin.

Ayant esté gueri de cette indisposition, qui luy laissa neantmoins toûjours depuis quelque foiblesse à vne jambe, il fut renuoyé à l'âge de treize ans à ses exercices du College; où se sentant assez établi dans l'vsage de la langue Latine, il se mit fortement à estudier la Grecque, & à exercer

Rerum prudentia velox ante pilos venit, dicenda tacendaque calles.
Pers. Sat. 4.

Angustis animus robustior annis: succubuitque oneri & mentem sua non capit ætas.

son style dans l'une & l'autre avec tant de succès, qu'il ne composoit rien, qui ressentist la foiblesse d'esprit & de jugement, ou le défaut de connoissance, ou quelque autre des imperfections ordinaires à ceux de cet âge. De sorte que nous auons trouué entre les mains de ses amis des productions de cet esprit d'enfant si achenées, qu'il y auroit peut-estre peu de Doctes, qui deussent auoir honte de les auoir produites dans la plus parfaite maturité; & leur force & leur pureté pourroit encore estre admirée de plusieurs, comme autrefois elle estonna souuent les personnes sçauantes, qui luy voyoient faire ces pieces d'esprit. Il inuenoit luy-mesme les desseins, qu'il exécutoit en suite en leur donnant tous les agrémens, dont ils estoient capables: de sorte que le Pere Perau disoit de luy que c'estoit vn enfant, dans les ouurages duquel on ne pouuoit rien remarquer de puerile, & que c'estoit vn Escolier qui pouuoit passer pour vn Maistre fort habile, si l'on en jugoit par ses compositions.

Ces études des Autheurs anciens Grecs & Latins ne l'empeschoient pas de voir aussi les ceuures de ceux des derniers siècles, qui ont bien écrit en Latin & en nostre Langue. Il en lisoit d'ordinaire, ou en entendoit lire vne ou deux heures après le repas, lors qu'il se croyoit moins propre à de plus fortes études, auxquelles il vouloit apporter vne application entiere. Il ne paroissoit aussi aucun ouurage nouveau, qui eust quelque chose de recommandable, qu'il ne parcourust dans ces mesmes heures perduës. Et quoyque ces lectures fussent presque son vniuej & son seul diuertissement, il ne laissoit passer aucun de ces presens, que tant d'illustres Autheurs font en ce temps au public, qu'il n'en fist vne critique, dont ils eussent peut-estre pû tirer le mesme profit qu'il en pretendoit pour luy seul. Il croyoit comme Quintilien qu'il n'est pas à propos que les jeunes gens ne lisent, que ce qui est dans la dernière perfection, & où les plus éclairés ne peuuent jamais decouurir aucun défaut; mais qu'il y a quelque fois plus de profit à reconnoistre & à condamner les fautes des autres, qu'à admirer sans cesse tout ce qu'ils ont de beau & de rauissant;

pourueu qu'on ait auparauant pris le bon gouſt de ce qu'il y a de plus parfait, & qu'on ſe ſoit ſolidement établi dans l'vſage des meilleurs Autheurs.

En effet, cette maniere de ſe diuertir luy fut ſi vtile, qu'elle luy donna vne facilité incroyable à bien juger de toutes ſortes d'ouurages, à écrire en noſtre Langue dans vne grande pureté, & à faire des Vers François fort aizez & fort ſpirituels, qu'on pourroit meſler avec ceux qu'il fit depuis en diuerſes occaſions, ſans crainte qu'on ſ'y apperceuſt du jeune âge de l'Autheur.

Ayant eſté mis en ſuite ſous vn ſçauant Profefſeur de Philoſophie, ſuiuant la maxime qu'il auoit déjà priſe pour regle de ſa conduite, de commencer touſjours l'étude d'une choſe par la lecture des Autheurs, qui y ont le plus excellé, & de conſulter les Originaux deuant que de s'eſtre accoutumé aux défauts des copies: Il commença ſes études de Philoſophie par vne lecture exacte d'Ariſtote, de Platon & d'Euclide, dont il acquit vne intelligence ſi particulière par ſa meditation & par l'ayde de Pacius, de Marſile Ficin & de Claius, qui eſtoient les ſeuls commentaires dont il ſeruoit alors; qu'il ſ'en fit luy-meſme comme vn cours entier de Philoſophie, qu'il appliquoit à toutes les queſtions de ſes Profefſeurs; de ſorte qu'il eſtoit dans les Eſcholes autant Diſciple de l'Academie & du Lycée, que de ceux dont il prenoit les leçons.

Il profita tant d'un entretien ſi réglé avec ces trois grands Maiſtres des ſciences, qu'il liſoit, & dont il faiſoit des recueils en Grec, ſans l'ayde d'aucun Traducteur, qu'il auoit luy-meſme, lors qu'il les reſiſoit pluſieurs années après, qu'il auoit fait à la verité cette premiere lecture de ces Autheurs ſans auoir vne partie de toutes les veuës & de toutes les lumieres qu'il auoit acquiſes depuis; mais qu'il auoit auſſi en partie l'obligation de ces veuës & de ces lumieres à cette premiere lecture; qu'elle l'auoit accoutumé à accompagner ſes études de beaucoup de reflexions, & à former ſur toutes choſes ces doutes, par où commencent touſjours les Sciences les plus certaines; qu'elle l'auoit affermy dans pluſieurs principes, où il auroit ſans ceſſe chance-

lé faute de les mediter ; qu'elle l'auoit rendu curieux de la veritable Philosophie, & luy auoit fait souhaïter de n'ignorer aucune des opinions des autres.

Il disoit en comparant Platon & Aristote, que le premier auoit esté dans la Philosophie comme vn enfant, lequel arriuant dans vn païs inconnu, & auançant pas à pas s'arreste aux moindres objets, s'estonne de tout, & trouue de grandes merueilles dans les choses les plus communes ; qu'Aristote au contraire sembloit estre entré dans les connoissances de la Philosophie, comme dans vn païs, dont les routes estoient déjà frayées, dont on connoissoit les chemins, & à l'air & aux coustumes duquel on estoit accoustumé.

Il ne faut pas s'estonner que s'establissant de si bonne heure dans les belles connoissances, il commença à déplorer souuent la maniere assez ordinaire de composer des Traittez, sans en auoir estudié les matieres, & d'enseigner des Sciences sans les auoir iamais approfondies ; de piller impunément d'autres Autheurs, & de s'approprier des biens, qui ne sont pas mesme souuent à ceux chez qui l'on fait ces larcins. Il disoit que c'estoit de là que venoit le desordre & l'embarras de la pluspart de ces Cours de Philosophie imprimez & manuscrits, dont on pourroit remplir de grandes Bibliothèques ; qu'on peut dire de leurs Autheurs pour tout ce qu'ils font, ce que Ciceron disoit de la Physique d'un Ancien, *In Physicis totus est alienus* : que ce n'est pas eux, mais toujours quelque autre, qui parle pour eux ; qu'ils prennent des conclusions tirées de principes tout à fait opposez, & se contredisent en mille endroits, pour n'auoir pas dérobé avec assez de suite & de methode ; & que n'ayant pas la force de se former eux-mesmes leurs opinions, & d'établir leurs sentimens sur leur meditation, il se trouue enfin qu'ils sont Epicuriens dans leur maniere de Philosopher, lors qu'ils y pensent le moins ; puisque le propre de cette Secte estoit d'auancer quantité de fort belles choses & fort subtiles, mais souuent tout à fait opposees, & dont les vnes détruisoient les autres.

Il faisoit en mesme temps paroistre tant d'inclination à la

An malum
Epicurum imi-
tari, qui multa
præclarè sæpe
dicit ? quam
enim sibi con-
stanter conue-
nienterque di-
cat non labo-
rat.

P R E F A C E.

9

à la pieté, & sembloit se destiner à l'Eglise avec tant de resolution, qu'on luy permit sans peine d'étudier en Theologie. Mais il creut que s'il auoit pris tant de soin pour se disposer aux connoissances profanes de la Sageffe humaine, il ne deuoit pas approcher du Sanctuaire, ny entrer dans les connoissances diuines sans s'y preparer. Il le fit par vne recherche particuliere du merite & des traittez des meilleurs Escrivains Ecclesiastiques, & par vne étude exacte de quelques abregez de Chronologie, de la Somme des Conciles & des Decrets & du Catechisme du Concile de Trente, qu'il traduisit mesme en François d'un style fort élégant, pour l'imprimer dauantage dans sa memoire: & il adjoûtoit à tous cela vne meditation assidue de l'Escriture, & sur tout du nouveau Testament, qu'il sçauoit déjà presque tout par cœur, aussi bien que les Pseaumes & les Liures de Salomon.

Il ne crût iamais se deuoir donner la peine, pendant qu'il fut sur les Bancs de Theologie, d'écrire les traittez que dictoient ses Professeurs, quelques habiles qu'ils fussent. Il disoit que c'estoit perdre du temps à grands frais, & qu'il eust mieux aymé transcrire la Bible, ou quelque autre bon Liure à la façon des anciens Moines, pour éuiter l'oïsueté, que de faire de ces sortes d'escritures introduites autrefois dans les Vniuersitez par l'auarice, & peut-estre par l'auarice de quelques Professeurs; mais qui ne s'y conseruent maintenant que par vne méchante prescription, dont chacun reconnoist assez l'injustice, sans que personne ose en empescher le cours. Voicy donc comment il prenoit les traittez de ses Professeurs. Apres qu'il leur auoit entendu expliquer vne question, il se retiroit en sa chambre pendant qu'il en auoit encore la memoire toute recente, il escriuoit en abregé ce qu'ils auoient d'ordinaire dicté & expliqué fort au long, & y adjoûtoit les raisons que sa meditation ou sa lecture luy fournissoit: de sorte que ces traittez embellissoient souuent entre ses mains, & qu'ils estoient ainsi presque autant de luy, que de ceux qui luy en fournissoient le fonds & en estoient les premiers Auteurs.

Ce n'estoit pas mépriser ses Docteurs, qu'il se choisissoit luy-mesme sur sa propre experience, sans qu'il s'en fiast

c

trop à la réputation de brigue & au bruit commun, qu'il scauoit n'estre pas toûjours vn témoin fort fidelle du mérite: c'estoit seulement les estimer moins que leurs Maistres; c'estoit preferer S. Thomas & le Maistre des Sentences à nos Theologiens d'aujourd'huy, qui ne peuuent pretendre plus haut que de bien suiure ces grands hommes, & de bien imiter ces premiers & ces illustres modeles.

Il faisoit vne estude si particuliere des sentimens de saint Thomas, qu'on ne pouuoit luy proposer aucune question de celles qu'il a traittées, qu'il ne dist aussi-tost avec vne facilité incroyable de quelle façon il la traittoit, quelles estoient ses plus fortes raisons, les principales difficultez contre sa doctrine, & de quelle maniere il les resoluoit. Il auoit sur tout tant d'admiration pour cette Somme, dont au sentiment d'un grand Pape, tous les articles sont autant de miracles, & l'auoit meditée avec vne application si solide, qu'il s'en estoit fait luy-mesme vn petit abregé dont; la netteté & l'exactitude à ne rien omettre qu'on puisse estre fasché d'ignorer, en fait desirer l'impression à ceux de nos amis, qui se plaisent à ces sortes d'études.

Le luy ay ouï dire souuent qu'il ne croyoit pas qu'il y pût jamais auoir vne plus heureuse naissance pour les profondes Meditations, vn Genie plus eleué, vn naturel plus né pour les Lettres, que cét incomparable Docteur; qu'un Theologien trouuoit plus à profiter par la lecture & la meditation de cette seule Somme, que par tous les Ouurages ensemble de tous ceux qui ont escrit de la Theologie Scholastique. Et cherchant d'où auoit pu venir à ce grand homme vne capacité si vaste, il nous disoit, qu'outre ce que les plus deuots y croient d'infus, du sentiment desquels il auoit quelque peine à s'éloigner; il en deuoit la meilleure part à la force admirable de son esprit, à vne étude infatigable, à vne meditation continuelle, & à vne belle education, qui l'auoit de bonne heure accoustumé à faire de frequentes reflexions sur toutes choses, & à estre curieux de les examiner à fonds. Il ne disoit rien en cela de fort extraordinaire: mais je pense qu'il le disoit souuent, parce qu'il arriue à tous les hommes, mesme aux plus modestes,

de louer plus ordinairement & plus volontiers leurs propres auantages dans les autres, quoy qu'ils refusent de les reconnoistre dans eux-mesmes : & je pense que c'est encore pour cela que ces sentimens de M^r Verjus sur S. Thomas estoient fort conformes à ce qu'en dit souuent vn des admirables Genies de nostre temps, & de ceux qui ont le moins donné au préjugé & découuert le plus de choses dans les sciences Speculatiues par leur propre meditation.

L'admiration neantmoins qu'il auoit pour les plus grands hommes ne pouuant corrompre son jugement, ny l'empescher de voir & de peser la valeur & la force de chacun de leurs Ouurages en particulier : il disoit de quelques-vnes des raisons de S. Thomas, que quand on les reduit aux premiers principes, on y trouue de la confusion & de l'obscurité, & qu'en voulant faire vn fort raisonnement sur toutes choses, il luy estoit arriué quelquefois de le pousser jusqu'à vne maniere d'expliquer ses pensées si Metaphysiques, qu'on y rencontre plus de forte speculation qui embarrasse, que de verité qui contente ; quoy qu'il y ayt toujours de la seureté à s'attacher au fonds de sa doctrine. Monsieur Verjus cependant ne negligeoit pas de voir les Ouurages de ceux qui ont suiuy ce grand Maistre dans l'Escole, & qui en sont comme les commentateurs & les Interpretes. Il me souuient qu'entre plusieurs autres il estimoit Estius comme vn Auteur dont la doctrine estoit fort digerée, & les sentimens fort choisis, & Becan comme vn des plus clairs & plus methodiques abrez, aussi bien qu'vn des plus solides & des plus remplis qu'on pût auoir dans ce genre.

Aussi tost apres ses études de la Theologie Scholaistique, il se jeta dans ces vastes sciences de l'Histoire Ecclesiastique & Profane, des Conciles, des Controuerses, des Peres & des Interpretes de l'Ecriture, dans lesquelles il auoit déjà de si heureux commencemens. Ce seroit vne chose qui sembleroit immense de dire ce qu'il leut, ce qu'il examina, ce qu'il apprit par l'assiduité & par l'ordre qu'il apporta à ces études. Ceux qui ignoreroient son âge, jugeroient voyant ce qui nous en reste, considerant ce qu'il a

remarqué, ce qu'il a recüeilly, ce qu'il a collationné, ce qu'il a critiqué pendant douze ou treize ans, qu'il y auroit employé plus de soixante ans d'une vie laborieuse.

Pour ce qui regarde l'Histoire Ecclesiastique, il y apporta toutes les dispositions nécessaires; une connoissance exacte de la Geographie, une science fort fidelle de la Chronologie, dont il s'estoit fait luy-mesme differens petits abrezgez fort accomplis sur les meilleurs Escrivains; & enfin un usage tres-grand de tous les Auteurs, dont il auroit besoin. De sorte que lisant Baronius, il recherchoit toujours à mesure les sources, & verifioit chèque chose sur les Originaux. Il se fit ainsi deux differens abrezgez de l'Histoire sacrée, dans l'un desquels il suiuit Baronius, & dans l'autre sa propre methode, choisissant à sa maniere dans tous les Auteurs qui ont écrit en chèque siecle, soit pour l'Histoire Ecclesiastique, soit pour la profane, ce qu'il jugeoit de plus considerable ou de plus vray-semblable: & il mettoit dans une colonne ce qui regardoit les affaires temporelles, & dans l'autre les affaires de l'Eglise; le tout avec tant de clarté, de fidelité & d'exactitude, qu'il y a lieu d'esperer que ceux qui veulent s'appliquer à cette Science si digne des personnes Ecclesiastiques, en receuront beaucoup de soulagement & d'utilité.

Il fit de semblables recueils & abrezgez de tous les Conciles Generaux & Particuliers, des Grecs en Grec, & des Latins en Latin. Il auoit sur tout pris un soin particulier de s'instruire de tout ce qui regarde le Concile de Trente, & en auoit curieusement recherché tous les Actes, tous les Historiens qui en ont écrit, tous les memoires & toutes les instructions tant imprimées que manuscrites: de sorte qu'on peut croire que le Public a fait quelque perte par sa mort, à cause du grand ouurage qu'il meditoit sur ce Concile, & dont il auoit écrit le Projet peu de jours auant que de se mettre au lit dans sa dernière maladie. Du moins aura-t-on de la satisfaction de voir ce Projet, qui fera juger de ce qu'eust esté l'ouurage fait d'une si bonne main.

Il n'y a presque aucune difficulté d'Histoire Ecclesiastique, qui ait donné sujet de contestation entre les

Sçauans, sur laquelle on ne trouue parmy ses papiers vne Critique & des disquisitions fort curieuses, où il n'omettoit rien de ce qui se pouuoit dire de plus fort & de plus recherché de part & d'autre. Ce qui luy seruoit outre l'instruction qu'il en tiroit pour luy-mesme, à fournir aux entretiens de quelques hommes sçauans, qui se trouuoient chez luy deux fois la semaine. Ces Assemblées estoient composées d'assez peu de gens, pour euitier la confusion, qui se remarque d'ordinaire dans les Compagnies nombreuses: mais il y venoit des personnes assez choisies & assez éclairées, pour épuiser ensemble les plus difficiles questions des Conciles, de Controuerse & d'Histoire Ecclesiastique, qui faisoient les sujets ordinaires de leurs doctes conuersations.

Il eut d'abord quelque peine à reduire ces Conferences à vn nombre de six ou sept personnes, sa reputation qu'il ne pouuoit empescher de croistre de jour en jour, & le merite de ceux qui s'y trouuoient, y attirant bien des gens; dont les vns y eussent peut-estre apporté de leur part trop peu d'étude, & les autres trop peu de soin & d'assiduité, en estant empeschez par d'autres études, ou par leurs engagements & leurs emplois. Il fallut donc en faire vn secret au commencement, & changer les heures & les jours jusqu'à ce que rien ne peust troubler la solitude & le loisir, dont ils auoient besoin pour vn si solide exercice.

Ie ne puis bien dire quel ordre il gardoit d'abord dans la lecture des Peres, ne l'ayant jamais appris de luy: mais je sçay bien & je juge par ses écrits qu'il y en auoit fort peu qu'il n'eust leus entiers avec grande application, & dont il n'eust recueilly tous les plus beaux endroits, qui seruent d'auantage à établir nos Mysteres & les dogmes de la Theologie receuë.

Ayant leu avec grand soin tous les ouurages de saint Iean Chrysostome, & en ayant fait des extraits au temps qu'il fut obligé de monter quelque fois en Chaire, il eut depuis quelque regret de ne s'estre pas plustost occupé à d'autres Autheurs Ecclesiastiques, où il eust trouué moins d'éloquence, mais peut-estre aussi plus de doctrine: & il ne craignoit point de dire que comme les Predicateurs ne peuuent

assez le lire & l'étudier, il y a aussi du temps à perdre pour ceux qui ne cherchent dans leurs lectures qu'à devenir sçavans, & qui n'y considerent pas uniquement la vertu & la pieté que ce Pere persuade plus fortement qu'aucun autre.

Il avoit fait vne étude particuliere de Tertullien & de saint Cyprien, qu'il avoit releus tout de nouveau vn peu deuant sa mort: il avoit mesme écrit la vie de ce dernier, la tirant toute de ses propres Ouvrages; & avoit resolu de faire ainsi celles de tous les autres Peres, en suivant l'ordre des temps auxquels ils ont escrit. Car ce fut la maniere qu'il se prescriuit depuis relisant pour la seconde fois les Conciles, de lire à mesme temps les Auteurs Ecclesiastiques contemporains, & mesme les profanes qui y avoient quelque rapport.

Mais il s'estoit principalement attaché à la lecture de S. Augustin, qu'il ne s'estoit pas contenté de noter vne fois en faisant des recueils de tous ses Liures: il le fit depuis vne seconde avec tant de soin, & entrant si bien dans le dessein & dans les raisonnemens de ce Pere, qu'on ne pouvoit luy en dire aucun beau sentiment, ny aucune preuve, dont il ne prist aysément la suite, & dont il ne dist les raisons qui sont apres dans le mesme traitté; leur donnant toute leur force, & les mettant dans vn jour, qui sembloit ne leur rien oster de leur grace & de leur vigueur. Il admiroit dans ses Ouvrages la grandeur & la vivacité prodigieuse de son esprit, plus que la profondeur de sa doctrine: & il disoit que s'il y avoit plusieurs autres des Peres dans lesquels on reconnoissoit vne plus grande étude, & vne science plus vniuerselle des Lettres sacrées & profanes, il n'y en avoit aussi aucun dont le genie fust plus perçant, dont les sentimens fussent plus nobles, ny les meditations plus fortes & plus élevées.

Il possedoit particulierement si bien tous les traittez que ce Pere a escrits sur la Grace, & sur tous les autres sujets qui ont esté agitez avec tant de chaleur dans ces derniers temps, qu'il se les estoit rendus comme propres, ne se contentant pas d'en mettre en diueres façons les raisonnemens & les endroits les plus forts sur le papier; mais

apprenant mesme par cœur tout ce qui sembloit fauoriser l'un ou l'autre des deux partis. Et cette étude jointe à celle qu'il auoit faite avec application de tous les Liures de Bellarmin contre les Heretiques, dont il lisoit les Ouurages à mesure qu'il apprenoit à refuter leurs erreurs, le rendit si habile dans les Controuerses, qu'on eust pû en esperer de grands fruits, si sa santé & les engagemens des dernieres années de sa vie, eussent pû s'accommoder avec son zele.

Il croyoit que la meilleure maniere de disputer ou d'escire contre les Heretiques, n'estoit pas de leur insulter & de les mal-traitter d'injures. Il disoit mesme que plusieurs d'entr'eux meritoient plus de compassion, que de haine ou de mépris; que souuent on pensoit répondre facilement & en vn mot à leurs difficultez, faute de les auoir bien comprises; qu'il ne falloit pas s'imaginer que les grands esprits qui auoient esté parmy eux, eussent suiuy des opinions fausses sans vraye semblance, & sans auoir du moins aucune raison apparente pour les deffendre, & n'eussent pas veu comme tout le monde les réponses les plus communes; que leur mal-heur auoit esté de ne pas croire, que d'autres eussent autant de veuës & de lumieres qu'eux, & de ne se vouloir soumettre à personne: mais que c'estoit toujours vn bon-heur & vne grande grace de Dieu, de ne se pas attacher en bien des choses à des opinions, qu'il est difficile de quitter, quand on les a prises: estant facile de se les rendre problematiques, ou de les soutenir également de part & d'autre par la force de l'esprit & l'abondance de la doctrine; quand vne fois on a franchy la barriere & passé les bornes du respect & de la soumission qu'on doit à l'Eglise.

Il joignoit à cette étude la lecture assidue de l'Ecriture & de quelques-vns des meilleurs Commentaires; il auoit remarqué les principales difficultez, que forment contre diuers endroits les Libertins, les Heretiques & les Sçauans; & auoit joint ses solutions à celles de saint Ierosme & des autres Peres & Interpretes. Il s'estoit fait luy-mesme de petites Concordances pour les Euangelistes, & s'attachoit

sur tout tellement à remarquer & à mediter les sacrez Textes, qu'on a trouué parmy ses Liures trois differentes Bibles toutes notées de sa main.

Quelque passion qu'il eust cependant pour ces grandes études, il n'abandonna jamais les Lettres humaines aux temps, qu'il nommoit ses heures perduës & à ses promenades, qu'on pouuoit plûtoſt appeller des changemens d'étude, que des diuertiffemens. Il en vſoit comme Ciceron conſeilloit à ſon Amy de le faire à ſon exemple, ſe remettant en gouſt de temps en temps au milieu de ſes plus grandes affaires de ce qu'il appelloit l'Atticiſme Latin & de ces douces études, qu'il mettoit de toutes ſes parties, & qui eſtoient les compagnes inſeparables de tous ſes voyages & de toutes ſes promenades. Il n'y a aucun des anciens Autheurs Grecs & Latins, ny meſme aucun des François, Italiens & Eſpagnols, qui ont le plus de reputation, qu'il n'ayt leu cependant, qu'il n'ayt remarqué, & qu'il n'ayt conſéré avec ceux qui eſtoient ſur les meſmes ſujets, ſans oublier les memoires & tous les manuſcrits curieux, qu'il pouuoit recouurer. Mais il en reuenoit toûjours aux principaux Autheurs des bons ſiecles, qu'il a tous marqués de ſçauantes notes, meſme juſqu'à pluſieurs fois; ſelon l'eſtime qu'il faiſoit d'un châcun, où le plaſir qu'il y auoit pris.

Après auoir leu des liures de raiſonnement, & ſur tout les Polemiques ſur des ſuiers agitez de part & d'autre, il auoit couſtume de mettre en abrégé à ſa maniere l'ordre de l'ouurage & châque raiſon dans ſa force: de ſorte que nous auons veu quelque fois ceux, que de gros Volumes écrits par d'excellens Hommes n'auoient peu perſuader d'une verité, ou de ſabuſer d'une erreur, ſe rendre à la lecture d'une ſimple feüille de papier, où il auoit ainſi mis dans un iour auantageux tout ce qui pouuoit ſeruir au deſſein d'un long traitté. On eſtoit ſurpris de trouuer dans ces petits reduits plus de beauté qu'on n'en auoit pû decouurir dans de grands pays, & de rencontrer la force des raiſonnemens & la reſolution des plus grandes difficultez en quatre pages, qu'un ſçauant Autheur n'auoit pû aſſez expliquer en quatre Liures.

Ille Latinus
à fluxibus ex
intervallo re-
gustandus.
Ad Att. l. 4.

Il auoit acquis assez de connoissance de la Physionomie superstitieuse, de la Chiromancie, des Talismans & de l'Astrologie judiciaire pour les mépriser & pour desabuser ceux qui y auoient quelque créance, à qui il faisoit voir sans peine la vanité de leurs regles & de leurs figures, & trouuoit plusieurs defauts dans celles, dont ils se faisoient le plus d'honneur, & où ils croyoient auoir le mieux retiffy. Mais il faisoit si peu d'estat de ces connoissances, qu'il vouloit qu'on les contast presque pour rien dans vn homme docte: & il disoit d'ordinaire qu'elles sont les plus aisées à acquerir, & les plus propres aux esprits fort bornez & incapables des autres Sciences; qu'elles sont aussi celles qui font le plus perdre de temps, qui donnent le plus de bonne estime d'eux-mesmes à ceux qui les possèdent, & qui leur acquerient le plus d'admiration populaire & le moins de mérite & de consideration parmy les Sçauans. Il en disoit presque autant de ces parties les plus legeres, mais les plus specieuses de la Mathematique, qui sont autant le partage des Charlatans que des Philosophes. Il croyoit qu'elles sont de ces choses, qu'il n'est pas presque permis d'ignorer, mais qu'il n'est pas aussi fort auantageux de sçauoir, & qui contribuent à diuertir vn homme de Lettres plus qu'à le rendre sçauant. De sorte que s'il tiroit vne figure d'Horoscope, s'il dresseoit vn Cadran au Soleil lors qu'il estoit à la Campagne, s'il faisoit quelque tour de cette Magie innocente des Mechaniques, qui n'est surprenante & miraculeuse que pour le peuple; il-falloit qu'il y fust pousé par vne compagnie pour laquelle il eust la derniere deference; & il ne pouuoit souffrir qu'on luy en témoignast plus d'estime.

Il n'auoit pas mesme seulement cét auantage pour la Medecine qu'ont les grands Philosophes, dont la science se termine où celle des Medecins doit commencer, comme le dit vn habile Homme de ce Mestier: mais il en auoit examiné solidement les questions les plus curieuses, & sur tout celles de l'Anatomie, dans laquelle ils'estoit appliqué dès son plus ieune âge à chercher les principes des passions de l'ame & des maladies les plus ordinaires du corps; &

Ibi desinit Philosophus, vbi incipit Medicus.

d

depuis auoit leu & étudié soigneusement tous les Ouurages d'Hippocrate ; comme on le voit par vn Hippocrate Grec tout marqué de sa main , qu'il a laissé parmy les Liures.

Il auoit aussi vne science fort particuliere non seulement de toutes les Sectes & de toutes les Heresies differentes en matiere de Religion , mais aussi de toutes les opinions des Philosophes tant anciens que modernes , & de toutes les diuisions , qui ont esté en diuers siecles entre les Sçauans, pour des poincts de Doctrine. Toutes les Sectes des Philosophes anciens , ou plutôt leurs premiers Fondateurs luy sembloient auoir quelque chose d'admirable ; & il croyoit qu'on n'en jugeoit quelquefois autrement, que faute d'entrer dans leur esprit & d'examiner leurs principes, qui donnent tousiours beaucoup d'ouuerture pour trouuer la verité, quand mesme leurs conclusions s'en éloignent davantage. Il disoit qu'il auoit fallu vne éléuation de genie, & vne force de meditation merueilleuse, pour aller sans autres guides chercher des opinions libres & hardies en des pays de Philosophie inconnus iusque-là, & tousiours inaccessibles aux esprits mediocres , qui se laissent éternellement conduire aux préjugés ; qu'on les rejette d'ordinaire, parce qu'on ne veut pas se donner la peine de les approfondir, & qu'on aime mieux dans les Ecoles les faire passer pour des extrauagans & des ridicules, que de se resoudre à les étudier, & peut-estre à les admirer en suite. Il adjoûtoit que les Idées de Platon, les Atomes d'Epicure, les Doutes de Pyrrhon & les autres Opinions anciennes, qui paroissent extraordinaires & presque monstrueuses dans les Vniuersitez, n'ont rien de plus absurde, que quantité d'Opinions communement receuës en ce temps ; & que si on ne peut aussi bien les persuader aux autres, du moins on peut les suivre avec autant de raison, & estimer avec plus de justice ceux qui en ont esté les premiers Autheurs. Il ne s'estoit pas contenté d'en apprendre l'Histoire dans Diogene Laërce, qui estoit vn de ses Autheurs fauoris, qu'il relisoit plus volontiers ; dans Plutarque, qu'il auoit aussi leu & noté deux fois, & dans les autres qui en ont traité : il sembloit mesme qu'il fust Disciple de chacun d'eux, quand il soute-

noit leurs Dogmes; ce qu'il ne faisoit souuent, que pour obliger ceux à qui il parloit d'apporter les plus fortes defences pour les Opinions opposées.

Ainsi comme il estoit difficile de mieux posseder que luy les sentimens de Monsieur Descartes, on le voyoit quelque fois se diuertir à les defendre avec tant de force contre quelques vns de ses plus redoutables Aduersaires; que s'ils ne se reconcilioient avec ce grand Maistre de la Philosophie de nostre siecle, du moins auoient-ils que sa cause ne pouuoit estre mieux defendue. Et bien-tost apres se trouuant avec ses plus sçauans & ses plus passionnez Sectateurs, il attaquoit ses principes, ses experiences, ses consequences avec tant de vigueur, & prenoit si bien les plus fortes raisons qui le combattent, qu'il en a quelquefois ainsi conuerti à la Philosophie d'Aristote, dont il estoit en effet vn Defenseur tres zelé.

Comme il estoit fort versé dans la Mathematique, la plus asseurée de toutes les Sciences, & quasi l'vnique où l'on trouue quelque chose de certain & capable de satisfaire vn esprit curieux de la verité; il ayroit & estimoit ce que nostre Philosophe François a écrit sur cette Science plus que tout le reste de ses Ouvrages. Il croyoit qu'on luy a moins d'obligation pour les autres parties de la Philosophie qu'il a traittées: que quoy qu'il paroisse vouloir tout dire de son chef, ou du moins ne rien accorder à l'autorité de ceux qui l'auoient dit deuant luy, il doit bien des choses à Aristote, & encore plus à Platon: qu'il n'a pas mesme pris seulement des Anciens plusieurs de ses pensées & de ses opinions, mais aussi de ceux qui ont écrit depuis des choses, de l'inuention desquelles il semble se faire honneur: que comme il est redeuable à la Marguerite de Gomez Pereira de l'Opinion des Automates, il y a d'autres Auteurs qui luy ont fourni d'autres sentimens: que sa methode a moins d'ordre & de suite que l'organe d'Aristote, & ne dit rien de bien nouveau dans le fonds, à quoy les principes & la façon de raisonner de Raymond de Sebonde ne puissent aisement conduire; que dans sa Physique il conclut trop de choses generales de ses experiences particulieres;

d ij

que ses principes frappent plus l'imagination d'abord, qu'ils ne s'accordent avec le raisonnement ; & que par exemple la fraction de la matiere , supposant , comme il le suppose, qu'il n'y a point de vüide , ne se peut pas soutenir.

Il vsoit encore quelquefois de la mesme maniere de defendre des sentimens opposez aux siens dans toutes les autres questions de Doctrine ; dont il faisoit toûjours si bien valloir la contradictoire , quand il la prenoit , qu'il n'y auoit aucun de ceux , qui ne le connoissoient pas d'ailleurs , qui ne iugeast qu'il defendoit ses propres opinions, lors qu'il ne pretendoit que fournir à la conuersation , ou approfondir les suiets dont il s'agissoit.

Vne Science si particuliere de la Dialectique se rencontre assez rarement avec celle de la Rhetorique. Mais M. Verjus sçauoit trop bien quel doit estre l'enchaînement des Sciences , pour separer ces deux Arts , où les Maistres reconnoissent vne si étroite alliance & vne ressemblance si parfaite. Il auoit leu soigneusement les Commentaires sur la Rhetorique d'Aristote , & entre autres celuy de Piccolomini , qu'il estimoit particulièrement. Il auoit mis par Tables tout ce que Ciceron a écrit de cette Science , & en sçauoit par cœur les endroits les plus instructifs , aussi bien que de Quintilien , dont il auoit fait pour son vusage vn bel abregé, qui seruira peut-estre quelque jour à l'usage de bien du monde. Il n'auoit pas mesme negligé de s'instruire de la methode de Raymond Lulle & d'examiner ses principes, qu'il croyoit pouuoir estre aisément rapportez à ceux d'Aristote , de Ciceron & de Quintilien ; si l'on en ostoit la nouveauté des mots & quelques enrichissemens d'inuention , qui ne changent point du tout le fond de la methode auparauât receüe ; non plus que tout ce que Ramus & quelques autres y ont voulu innouer ; quelque passion qu'ils ayent eüe de decrier les Anciens. Toutes ces connoissances luy ayant serui à composer vn Traitté François de la Rhetorique , les Doctes sans doute ne luy refuseront pas l'approbation , à laquelle il semble qu'on ayt quelque droit de pretendre pour des Ouurages , qui ont esté entrepris avec autant de lumiere & de suffisance.

Il entendoit également bien la Poétique, dont il auoit appris les regles d'Aristote & d'Horace, de Piccolomini, de Casteluetro, de Vosius & du P. Donat, du petit Liure duquel il faisoit vne estime toute particuliere, assurant qu'on pouuoit dire peu de choses des differentes sortes de Poësies, qu'il n'eust touché suffisamment pour en instruire les plus ignorans & pour satisfaire les plus doctes. Il s'estoit fait en mesme temps des exemples de tous les preceptes de ces Autheurs, sur les Ouurages des Poëtes anciens & modernes de diuerses Langues, par l'examen exact qu'il en faisoit, en mettant d'ordinaire ses sentimens par écrit, après les auoir leus.

Il auoit toujours joint à toutes ces études vn soin tres-grand à marquer tout ce qu'il apprenoit des gens sçauans qu'il frequentoit, & vne precaution assez rare, pour ne s'en point trop fier au rapport des autres, & pour chercher toujours dans les sources ce qu'il entendoit citer en conuersation, ou par ceux qui parloient en public: de sorte que s'il faisoit profession d'apprendre de tout le monde, il taschoit aussi de ne se laisser tromper de personne dans les Sciences.

Je puis adjoûter à tout cela vne marque assez assurée du fruit qu'il auoit tiré de tant de lectures & de tant d'études, qui est le grand vsage des Autheurs & des Langues dans lesquelles ils ont écrit. Il y a bien des gens qui se piquent de connoître les differens styles des Autheurs, dont ils n'ont aucune teinture; & j'ay souuent eu le plaisir de rencontrer des hommes d'un merite extraordinaire pour la vertu & la doctrine desquels j'ay beaucoup d'admiration, qui voyant des Ouurages bien écrits en nostre Langue, dont on ne nommoit pas les Autheurs, les attribuoient fort affirmatiuement à d'autres, qui ont écrit en ce temps avec beaucoup de reputation: comme s'il estoit aussi facile à des gens qui ne sont pas fort versez dans la delicatesse & l'élégance d'une Langue, de discerner vn bon style d'un autre également bon, ou mesme meilleur, que d'en discerner vn fort poli d'un autre tout à fait barbare.

M. Verjus auoit dans les Langues qu'il sçauoit cét auan-

d iij

tage, qu'on ne pouuoit luy dire aucun endroit de quel-
 qu'un des principaux Auteurs, qu'il n'en dist aussi tost le
 nom, de quelque industrie qu'on se seruiſt pour le luy ca-
 cher: de ſorte que ſi autre-fois Ciceron admiroit que Ce-
 ſar euſt ce diſcernement pour tous ſes Ouurages, & parti-
 culierement pour ſes bons mots, qu'il diſtinguoit entre
 ceux de tous les autres qu'on luy pouuoit dire; & ſi on ad-
 mira encore de ſon temps vn Seruius frere de Pœtus, qui
 auoit l'oreille ſi delicate & ſi faite à la diction de Plaute,
 qu'il jugeoit d'abord ſans jamais ſe méprendre quels Vers
 eſtoient de ſa façon, ou n'en eſtoient pas: On pouuoit avec
 plus de juſtice admirer, comme l'ont fait pluſieurs amis de
 M^r Verjus, qu'il fiſt le meſme diſcernement de tant de Vo-
 lumes de differens Eſcriuains en diuerſes Langues. Je l'ay
 veu quelquefois démeſſer des citations qu'on luy donnoit
 fauſſes exprez, & les attribuer à chaque Auteur, dont el-
 les eſtoient tirées; rendre à Ariſtophane ce qu'on auoit
 preſté à Sophocle ou à Euripide; oſter à Sapho & à Alcée
 des Vers, dont on auoit dépoſtillé Pindare pour les leur
 donner; reſtituer à Homere ce qu'on luy auoit pris pour
 enrichir Heſiode, Theocrite ou Callimachus; accommo-
 der Xenophon avec Plutarque, Dion & Polybe avec De-
 nis d'Halicarnaſſe, Tite-Liue avec Salluſte, Catulle & Ti-
 bulle avec Ouide; accorder les Plines & les Seneques,
 qu'on auoit malicieuſement broüillez enſemble, & faire
 droit à tous ſur leur ſtyle, ſans que ſouuent les choſes, dont
 ils parloient, peuſſent l'ayder à cela; parce que ces endroits
 eſtoient tellement détachez des ſujets propres de chaque
 Auteur, qu'ils pouuoient ſans difficulté eſtre attribuez à
 vn autre, ſi l'on n'eut jugé que du ſens.

Il auoit la meſme facilité à diſtinguer les différentes ma-
 nières de ceux qui écriuent le mieux en noſtre Langue: &
 des Auteurs illuſtres, qui auoient voulu cacher leur nom
 au Public, pendant que leurs Ouurages en receuoient des
 applaudisſemens, eſtoient étonnez de voir à quels ſignes
 infaillibles il les auoit reconnus ſur ce qu'il auoit veu d'eux
 auparauant, quoy qu'ils euſſent quelquefois affecté de
 changer leur ſtyle & de prendre vn autre caractère.

Aussi outre l'éducation heureuse qu'il auoit receuë, & qui est de si grande consequence pour bien entendre les Langues vulgaires, il auoit étudié la nostre avec tant de methode, & auoit aydé l'usage qu'il en auoit acquis dans la lecture & dans l'entretien de ceux qui la parlent & l'écriuent le mieux, de tant de reflexions curieuses, que nous pourrions peut-estre en faire vn Volume d'autres remarques, qu'on ne seroit pas fâché de voir apres celles de Monsieur de Vaugelas, qui ont tant contribué à la politesse de nostre siecle.

Il estoit né d'un Pere qui prenoit plaisir à luy donner dès son enfance, pour la delicateffe & la pureté de nostre Langue, cette curiosité, qu'il auoit eue luy-mesme dans son jeune âge, lors que les Ouvrages de Prose & de Vers qu'il composoit pour son diuertissement, le faisoient passer au commencement de l'autre Regne pour vn des esprits des plus polis de son temps; & qu'il n'auoit pas mesme quitée jusqu'aux dernieres années de sa vie; quoy que ses affaires luy eussent fait perdre le dessein de tenir parmy les Auteurs le rang auantageux qu'il eust pû y occuper.

Il se trouuera peut-estre quelques personnes sçauantes, qui mépriseront dans vn homme docte cet auantage, de bien parler sa Langue, qui est commun à toutes les femmes de la Cour & à tant d'autres gens, qui n'ont aucune teinture des Lettres humaines: mais je les prie d'en considerer la valeur par leur propre experience, & par la difficulté qu'ils trouueront à acquerir vn bien si commun & si ordinaire. Comme Quintilien vouloit que les Romains eussent autant de soin de leur propre Langue que de la Grecque, il seroit à souhaitter que suiuant cet aduis, ceux qui s'adonnent aujourd'huy avec tant de succez en ce Royaume à l'étude des Langues Grecque & Latine, ne negligassent pas la Françoisé. Personne ne les oblige à bien parler Latin, puisqu'un homme peut passer pour fort habile sans sçauoir les delicateffes de cette Langue, ou mesme les posséder toutes, sans qu'il se rencontre aucune occasion de s'en seruir. Mais quel homme né en France peut esperer d'y faire quelque séjour, d'y reüssir dans ses affaires, & d'y

acquérir quelque estime, sans parler la Langue de son païs? N'est-il pas juste que nous apprenions à bien faire ce que nous sommes obligez de faire tous les jours? & ayant sans cesse à écrire ou à parler François, peut-on sans vne negligence blâmable ne se pas mettre en peine de quelle maniere on le fasse? Je veux qu'il soit plus glorieux de sçauoir la Langue Latine ou la Grecque; mais il est plus honteux d'ignorer la Françoisé. Ce n'est pas vne grande loüange aux Romains, disoit autrefois leur Orateur, de bien sçauoir la Langue de leur païs, mais c'est vne grande honte de l'ignorer. Il faut éuiter le blâme deuant que de rechercher la loüange, & apprendre les choses nécessaires à vn homme, auant que s'adonner aux curieuses. Quelques pieces dont on a admiré la force & la pureté, auroient assez fait connoistre que c'estoient là les sentimens de Monsieur Verjus; si l'estime qu'on en faisoit par tout l'eust tenté de decouurir quelle part il y pouuoit pretendre.

Il croyoit aussi que n'estant permis de se seruir des mots dans vne Langue viuante, que comme d'une monnoye qui a cours, & à laquelle le Public a donné son approbation; quelque reputation de bien écrire qu'on se soit acquise, on n'en doit pas abuser pour former de nouueaux mots, ou pour en mettre en vsage qui n'y estoient pas; que cela est plus pardonnable à des Escriptuains communs, dont l'exemple ne tire pas à consequence: mais que quand des gens d'autorité dans la Republique des Lettres prennent cette liberté, c'est alors qu'il faut reclamer, comme dans les Estats populaires, quand on y craint qu'un Particulier trop puissant n'vsurpe la Souueraineté; & que bien loin d'en croire deux ou trois Solitaires de la vieille Cour, on ne doit pas mesme s'en fier entierement au consentement de tous les Doctes, que Quintilien veut qu'on prenne pour regles, si l'vsage present de la plus saine partie de la Cour ne le fauorisoit.

Ce grand vsage que Monsieur Verjus auoit de nostre Langue n'empeschoit point celuy de la Latine: Il la parloit avec vne si grande pureté, & auoit tellement le goust du siecle d'Auguste, qu'il seroit bien difficile de trouuer rien
dans

dans tout ce qu'il a escrit en Latin, ny pour le choix de la diction, ny pour l'arrangement des mots & le tour de la phrase, ny mesme pour l'expression & le style, qui manque tant soit peu de cette pureté parfaite du langage Latin, si difficile à acquerir & si bien imitée sur les anciens Auteurs par cinq ou six de ceux du siecle passé, & par quelques-vns de celuy-cy. Comme il estoit admirablement éclairé pour n'y laisser entrer aucun idiome étranger, aussi n'estoit-il pas scrupuleux, jusqu'à en bannir tout ce que cette Langue a presté de beau aux autres Langues. Il tenoit qu'en enrichissant la nostre elle ne s'estoit pas appauvrie; que l'Espagnole, l'Italienne & la Françoisse estant filles de la Latine, ce n'estoit pas merueille qu'elles eussent bien des traits de leur mere; que les Romains nous ayant laissé plusieurs de leurs Loix & de leurs Coustumes, ils pouvoient bien nous auoir laissé non seulement plusieurs de leurs mots, mais aussi quelques-vnes de leurs phrases. Sur quoy il disoit plaissamment, que dans toute autre preuue qu'il auroit voulu donner de sa capacité, les Iuges les plus ignorans luy auroient esté les plus commodes; mais que pour ce qu'il escriuoit en Latin, il n'auroit rien tant redouté que les ignorans ou les demy-sçauans, qui sont toujours en cette sorte de jugemens les moins équitables; que souuent vne façon de parler Latine, dont vne maniere ordinaire & presque naturelle de concevoir & d'énoncer de certaines choses a rendu l'usage commun à tous les païs & à tous les temps, leur paroist n'auoir rien que de François, d'étranger & de Barbare; qu'ils prennent de la sorte pour vn Gallicisme vicieux en Latin, ce qui effectivement est vn Latinisme en François; que souuent aussi ils croient bas & negligé tout ce qui leur paroist écrit sans effort & sans se faire violence; & qu'ils ne peuuent approuuer ce que d'autres, qui ont l'oreille delicate & le goust bon, estimeroient d'autant plus, qu'il leur paroistroit plus pur, plus aisé & plus naturel; que cette Langue la plus vniuerselle du monde est peut-estre la moins connue; qu'il y a plus de gens en France qui entendent passablement l'Hebreu, que de ceux qui entendent fort bien le Latin; que

ceux qui en ont donné le plus de preceptes, ne sont pas ceux qui l'ont le mieux parlée; qu'il faut non seulement un long & frequent usage, mais aussi un heureux naturel, pour en prendre l'esprit; & que bien des gens ne disent pas un mot, ny même quelquefois pas une phrase, que n'eust pû dire Terence, ou Cicéron; mais que faute d'avoir un génie assez maniable & assez propre à entrer dans l'air d'imaginer & d'exprimer les choses à la manière des anciens Romains, aucun de leurs ouvrages n'en a le tour, le sens ny la vigueur. Il avoit cette facilité, qu'il croyoit si nécessaire à un bon Ecrivain d'ajuster, pour ainsi dire, ses conceptions aux Langues qu'il parloit, & d'en prendre si bien l'air, qu'on diroit que ses pensées sont Latines, quand il escrivait en Latin; qu'il est natif de Florence, quand quelquefois, ou par nécessité, ou par divertissement il escrivait en Italien, & que ce qu'il met en François n'ait esté inventé que pour cette Langue, & ne puisse estre bien exprimé par aucune autre.

C'estoit de ce grand usage des Langues, joint à tant de si belles connoissances, que luy estoit venue une facilité d'écrire avec tant de conduite, de justesse & de pureté, en tant de manières différentes, qu'il semble qu'il avoit en luy seul de quoy partager à plusieurs excellens Ecrivains. Si l'un des plus spirituels & des plus polis de tous ceux qui ont écrit en ce temps en nostre Langue dit en loüant un de ses amis que c'est beaucoup d'exceller en un seul genre d'écrire, mais qu'exceller en plusieurs & presque opposés, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un génie; nous pouvons croire que celui de M. Verjus estoit véritablement grand, & d'une capacité extraordinaire.

Aussi puis-je dire, après avoir bien considéré ses papiers, & veu ce qu'il a écrit en tant de Langues, & sur tant de différentes Sciences, qu'il ne fut jamais de ceux qui n'ont chez eux rien de beau que pour la monstre, & qui font parade de tout ce qu'ils ont de riche & de précieux. Quoy qu'il ne fît rien pour le donner au public, il ne faisoit rien qui ne fût digne du public. Il a commencé divers ouura-

ges, qu'il n'a jamais acheuez : mais on ne peut pas dire pourtant que ce ne soient que des ébauches : ses moindres fragmens, ses jeux & ses amusemens les plus negligez ont toujours ce caractère de perfection, qui montre la maniere d'un excellent Peintre au moindre trait, & qui fait souvent d'un seul coup de pinceau un chef-d'œuvre.

Cependant l'extrême délicatesse avec laquelle il jugeoit de tout ce qu'il faisoit, luy a fait souvent condamner au feu des ouvrages, dont ses amis ne pouvoient assez regretter la perte : De sorte que plusieurs de ses Poësies Latines & Françoises ayant esté ainsi perduës, il ne nous en resteroit presque aucune, si ceux pour qui il les auoit faites, ou qui en ont eü quelques copies, ne les auoient gardées avec plus de soin que luy ; les uns de crainte d'en frustrer le public, & les autres par le zele qu'ils ont pour la reputation de l'Auteur : & si l'on en pouuoit recouurer encore quelques-vnes qu'il a faites sans en laisser peut-estre de copies à personne, il n'y auroit presque aucune sorte de vers Latins & François dont on n'eust des pieces de sa façon assez acheuées.

Je diray peu de chose de ses Lettres, puisqu'un autre en informera quelque iour le public. Quoy qu'il ne les fist toutes qu'avec beaucoup de haste, pour ne point faire de tort à ses études ; & quoy qu'il n'y cherchast souvent autre chose que de donner ordre à ses affaires les plus pressantes, ou de satisfaire aux deuoirs les plus ordinaires de la ciuilité ; il n'en faisoit presque aucune, qui ne parust meditée, & dont le style ne fust aussi acheué, qu'il en auoit negligé l'écriture. Il auoit pour maxime, qu'il faut auoir le genie le plus propre à l'éloquence pour bien écrire des Lettres ; mais qu'à force d'en écrire on perd ce qu'on a de dispositions naturelles & acquises pour la plus belle, la plus noble & la plus majestueuse éloquence ; qu'il en est des genies les plus éleuez, comme des plus grands Princes, qui deuiennent méprisables à force de se trop familiariser ; & que le langage aisé & populaire, dont il faut se seruir dans ce genre d'écriture, fait aisément oublier celui des Heros.

Les Lettres enioiées de Monsieur Verjus Françoises &

Accepi tuas
epistolas quæ
fuerunt omnes
Rhetorum,
purè loquun-
tur, cùm hu-
manitatis
sparsæ sale,
tùm insignes
amoris notis,

Italiennes, toutes negligées qu'elles estoient, n'ont pas laissé de faire les delices de quelques personnes des plus spirituelles & des plus polies de nostre Cour & de la Romaine. Elles estoient toutes éloquentes, ingenieuses, civiles, obligeantes, & comme celles d'Atticus, dont son éloquent Amy disoit que tout l'Art de la Rhetorique y estoit; que le langage en estoit tres-pur, qu'elles estoient pleines du sel & de l'urbanité Romaine, & de ces douces marques de tendresse & d'affection, qui font le plus agreable commerce de l'amitié. Celles qu'il escrivoit pour des affaires d'importance, où il s'agissoit de servir ses amis, ont ravi quelques personnes des plus éclairées & de la premiere qualité; & vn grand Homme qui en receuoit souuent de luy sur differens suiets, où il falloit démesler plusieurs intrigues assez embroüillées & de grands interests, auoit coutume de dire qu'il ne le croyoit pas capable de se méprendre dans les affaires, non plus que dans la maniere d'en escrire.

Plusieurs des plus curieux, des plus delicats & des plus sçauans personages de la Cour de Rome ont admiré tout ce qu'on leur pouuoit monstrier des Lettres Latines que M. Verjus y escrivoit par tous les ordinaires, il y a huit ou neuf ans. Elles furent admirées entre autres de Monsieur Luca Holstenio Chanoine de S. Pierre & Sousbibliothecaire du Vatican, dont l'erudition a rendu le nom assez fameux: elles ne le furent pas moins du Cavalier del Pozzo, qu'une connoissance exquise des belles Lettres, vne rare politesse & vne prudence extraordinaire ont fait aimer & consulter de tout ce qu'il y a de gens considerables à Rome, & particulièrement estimer de quelques doctes François, avec qui il entretient correspondance. Mais elles furent encore plus recherchées du Pere Luca Vvadingo, que sa doctrine & sa vertu auoient presque mis en mesme consideration, que s'il eust esté reuestu de la Pourpre, que bien des gens ont crû ne luy auoir esté rauie que par la mort d'Vrbain huitième. Ils témoignioient toujours de l'impatience de voir ces belles & elegantes Lettres aussi-tost après l'arriuée du Courier, & souuent vn grand desir d'en

pouuoir retenir des copies. Mais ce dernier principalement, quoy qu'il eust à payer de son amitié, celle que les plus dignes Suiets du sacré College auoient pour luy, crut en pouuoir faire part à vn ieune homme, qu'il n'auoit iamais veu; & ne dedaignant pas mesme d'en faire les premieres auances, il luy enuoya les doctes Liures qu'il faisoit imprimer, avec toutes sortes de rémoignage d'une estime extraordinaire, pour commencer à lier le commerce de Lettres & de Sciences, qu'il vouloit auoir avec luy.

M'estant chargé de l'edition de ce qu'il a fait de plus conforme à sa profession & à la mienne, j'ay crû deuoir commencer par ses Panegyriques sacrez, non pas tant comme par ce qu'il a fait de meilleur, que par ce que j'ay trouué de luy de plus prest, de plus lisible & de plus en estat de satisfaire, ou du moins d'entretenir le desir, qu'ont plusieurs personnes de voir des Ouurages, dont ils ont beaucoup estimé l'Autheur.

Vne personne qui auoit cette impatience commune presque à tous les Peres, de voir le fruit des soins qu'il auoit pris pour son éducation, l'ayant porté dans vn âge assez jeune à faire quelques Sermons; il accorda ceux-cy & quelques autres qui se sont perdus à vn desir si iuste; & il crut deuoir suiure plutôt l'inclination de celuy, dont les sentimens luy pouuoient seruir de loy, que celle qui le portoit à ne point interrompre de grands desseins d'étude qu'il s'estoit proposez. Mais Dieu l'ayant priué quelques mois après qu'il eut commencé cet exercice, de celuy qui le luy auoit fait entreprendre, il renonça bien-tost à la qualité d'Orateur, qu'il ne prenoit toûjours qu'avec quelque repugnance, parce qu'il la croyoit fort préjudiciable aux sciences qu'il vouloit acquerir; soit que ce fust naturellement sa principale passion, & qu'il luy fist ceder celle d'acquerir de la gloire, & de paroistre dans les grandes Chaires de Paris; soit qu'il esperast rendre quelque iour plus de seruice à l'Eglise par de grands Ouurages qu'il meditoit dès-lors, & ausquels il rapportoit toutes ses études.

Le petit nombre de Discours qu'il fit en public, luy auoit déjà acquis beaucoup de reputation; & quelques

personnes de grand merite & des plus capables d'en iuger voulurent dès les premieres fois qu'ils l'entendirent, l'engager à paroistre souuent deuant les plus illustres Auditoires de Paris. Il auoit pour l'exterieur tous les auantages necessaires à ceux de cette profession, excepté celuy de la haute taille: il auoit la declamation iuste, la voix organique, perçante & bien ménagée, le port maiestueux, l'œil passionné & le geste actif & temperé de grauité: Mais son plus considerable auantage estoit cette éloquence naturelle, qu'il auoit perfectionnée par l'étude & par l'exercice.

Je ne pretens pas pour prouuer ce que ie dis, donner icy des preceptes de Rhetorique; & si i'auois à le faire, ie n'en donneroie point d'autres que ceux du traitté qu'il en a composé; qui pourra faire voir, que s'il faut beaucoup de lumiere & d'intelligence dans vn Art, pour y reüssir; ces Panegyriques n'ont aucune perfection, qu'on ne deust esperer d'un Homme aussi sçauant qu'il l'estoit dans le mestier d'Orateur.

Il sembloit cependant à le voir iuger des Predicateurs, qu'il n'en entendist iamais que de bons, ou qu'il oubliast tous les defauts de leurs discours, pour n'y remarquer que ce qui meritoit d'estre estimé. Il croyoit qu'il y a bien de l'iniustice & de la malignité à rechercher soigneusement ce qui est de méprisable, quand on trouue sans peine quelque chose qui doie estre loüé; & que c'est donner vne bien meilleure marque de son esprit, d'observer les auantages d'un Orateur, que d'en censurer avec chagrin tous les moindres foibles. Mais comme il ne vouloit pas qu'on se donnast aisement la liberté de les reprendre en particulier, il croyoit qu'il estoit vtile de le faire en general: que bien loin de supposer que tous ceux qui se meslent de parler en public, sont des Orateurs accomplis, on ne doit ignorer aucun de leurs defauts, pour les pouuoir tous euitier: qu'on peut dire en quoy plusieurs Predicateurs ont accoustumé de manquer, sans estre plus médisant que tous ceux qui ont donné des preceptes d'éloquence, & des regles pour se garder des fautes qu'on y fait d'ordinaire; & qu'il ne faut pas auoir plus de scrupule d'expliquer ses pensées de la

forte, que de remarquer les vices des Nations, ou les mau-
uaises qualitez de quelqu'une des quatre parties du mon-
de. C'estoit dans ce sentiment qu'un jour dans une com-
pagnie de gens d'esprit, apres s'estre plaint agreablement
de quelqu'un, à qui aucun Predicateur ne pouuoit plaire,
& dont la mauuaise humeur alloit jusqu'à decrier tous les
plus habiles, il reprit en suite le discours de cette sorte.

Nous voyons, disoit-il, assez d'Orateurs, & dans ce
grand nombre, comme il n'y en eut jamais plus de ceux
qui sont veritablement eloquens, aussi n'y en eut-il jamais
tant de ceux qui se meslent de cette fonction Apostolique,
non seulement sans Mission, sans Vocation, sans auoir, &
mesme sans demander la Grace de leur ministere; mais aussi
sans aucun auantage naturel ou acquis pour parler en pu-
blic. Nous en voyons quelques-uns qui se contentent
d'enseigner, & de seruir à leur Auditoire, comme parle un
ancien, leurs estudes encore toutes cruës: De sorte que
les Chaires de nos Temples peuuent estre prises souuent
pour des Chaires de Professeurs de l'Ecole. Ils ayment
mieux estonner le peuple par un langage inconnu de ter-
mes, qu'ils n'ont jamais bien compris eux-mesmes, que de
plaire aux honnestes gens, ou de toucher les ames les mieux
disposées à se laisser persuader. Quelques-uns se moquent
d'eux, d'autres s'en plaignent; & il s'en trouue qui les ad-
mirent, parce qu'ils ne les entendent pas, & qui croient
que le langage de la Chaire doit auoir autant de Mysteres
dans l'expression, que dans les matieres qu'il traite. Nous
auons veu dans Paris un homme de naissance & de qualité,
qui n'en auoit pas pour cela les sentimens moins populai-
res, qui suiuoit par tout un de ces Messieurs qui preschent
en forme, & qui ne font point de difference d'une bonne
leçon de Theologie à un bon Sermon; parce que, disoit-il,
ce Predicateur admirable estoit si fort eleué, que quoy
qu'il fust un de ses plus assidus Auditeurs depuis plusieurs
années, il ne pouuoit encore rien conceuoir dans ses dis-
cours: comme si l'excellence d'un Orateur consistoit à ne
se pas faire entendre.

Il y en a d'autres qui cherchent seulement à plaire;

*Cruda adhuc
studia in fo-
rum propel-
lunt.*

Αλλεῖν αἰσῶσι
ἀδυνατοῦται
λέγειν.

& s'ils ont le bon-heur d'y reüssir, croyent estre paruenus à la perfection de l'Art. Ils sont semblables à ceux, dont parle cet Ancien dans Aulugelle, qui sont de bons discoureurs mais de fort méchants Orateurs. Vous voyez ces Messieurs au sortir de la Chaire Chrestienne, après auoir debité quelques conceptions vn peu surprenantes, ou quelques paroles bien arrangées, avec vn extérieur, qui tient autant de l'affectation que de la politesse, se dire à eux-mesmes, & ne le pas taire à leurs amis, *Imposuimus, Oratores visi sumus.* Comme si amuser son Auditoire estoit le persuader; comme si vn peu d'embonpoint deuoit touïours passer pour vne santé parfaite; comme s'il estoit permis de iouer dans nos Temples à des gens, qui n'y entrent que pour estre les Ambassadeurs du Dieu viuant. Ils y sement quantité de fleurs parmy leur Auditoire; mais ils ne luy en laissent recueillir aucun fruit: ils le diuertissent & se diuertissent eux-mesmes; mais ils s'oublient de traiter des affaires de leur Maistre, pour lesquelles ils sont enuoyez: Ils sont les Aduocats de Iesus Christ; mais de ces Aduocats, qui après auoir perdu vne cause qu'ils auroient pû gagner, semblent insulter au mal-heur de leur partie, en faisant vanité d'auoir du moins réjoüy les Iuges, & de leur auoir fait passer agreablement le temps.

Quelques autres opposez à ceux-cy croyent qu'il suffit, pour émouuoir leurs Auditeurs, d'en auoir bonne enuie, sans y tâcher bien fort, sans en chercher les moyens, sans prendre aucune regle ny aucune mesure pour y reüssir. Ils ne veulent rien gagner sur eux à force de raisonnement, ils ne croyroient pas que la prise & la conuersion d'vne Ame fust de bonne guerre, s'ils l'auoient gagnée par la voye de la persuasion; ils tiennent ceux qui employent les charmes & les agreemens du discours aussi coupables, que s'ils s'estoient seruis de la plus noire magie. Ils veulent tout emporter de haute lute & à force de menaces; ou s'ils leur arriue de prier & d'inuiter, toutes leurs prieres & toutes leurs inuitations sont armées: & imitant ce Peintre, qui donna à Iesus. Christ le foudre de Iupiter en main, leur Euangile bien loin d'estre vn Euangile de paix, fulmine incessamment

ment & ne parle que de guerre : Ils sont toujours agitez de cet esprit, que la sagesse condamna dans ces disciples zelez, qui vouloient attirer le feu du Ciel sur vne Ville coupable: Ils ne se seruent point d'autre voix que de celle du tonnerre; celle d'un Epoux qui console, d'un Pere qui nourrit, d'un Pasteur qui conduit doucement ses Oüailles, ne peut estre jamais à leur vsage.

L'auoüe que si ces gens sont d'un genie fort & élevé; si vne bonne nature ou vne noble education supplée à quelque chose, dont ils ne veulent pas auoir d'obligation à l'Art, aux preceptes & à l'étude; ils emportent quelquefois par assaut ce que d'autres ne peuuent prendre par des sieges meditez, & avec de grandes & de nombreuses machines. Mais ce sont de ces coups hardis, qui réussissent par hazard, dont la seule fortune a l'honneur, & dont les entrepreneurs ne meritent que du blâme. Outre qu'il est bien rare de trouuer des esprits, qui ayent cette heureuse naissance aux grandes choses, sans aucun besoin d'estre cultuez; & il est bien plus ordinaire que l'Orateur prenant cette maniere de parler en public, s'il n'y produit les grands mouuemens qu'il pretend, y excite du moins beaucoup de compassion pour les efforts inutiles qu'il fait. C'est alors qu'il prend quelquefois enuie aux Auditeurs les plus portez à la pieté, & les plus disposez à estre touchez, de prier leur Predicateur de se mettre moins en colere, en luy promettant qu'ils feroient ce qu'il diroit, à condition qu'il le diroit avec moins de bruit & plus de modestie.

Il y en a qui pour faire des diuisions qui fassent antithese, se seruent de l'Euangile pour badiner, & geshent leur sujet de telle sorte, que pour ne vouloir dire que de jolies choses, ils n'en disent presque aucune à propos.

D'autres ou n'ayant pas la conception si aiguë, ou méprisant ces vaines subtilitez qui sont admirées du peuple plus qu'elles ne l'édifient, tombent dans un defect tout opposé; font des homelies populaires sans suite, sans liaison, sans ordre, sans conuenance, sans methode; & sont d'ordinaire de ceux qui sement un grain qui ne prendra jamais racine, non pas par la faute des sujets qui le recoiuent, mais

f

par la negligence des laboureurs : comme ils n'y apportent aucune façon ; aussi le recoit-on sans application aucune : comme il n'y a rien dans leurs discours qui plaise fort à l'esprit , ou qui touche extraordinairement le cœur , aussi n'y a-t'il rien , dont la memoire se charge volontiers , ny qu'un Auditeur raisonnable croye pouuoir seruir à le rendre plus sçauant ou plus homme de bien.

De histor.
Conferib.

Mais que dirons-nous de ceux qui pillent de tous costez tout ce qui fait à leur sujet , dont toute la science est dans la Table des liures, & dont l'inégalité du style suit la diuersité de ceux qu'ils imitent ? On les void comme ces vaisseaux agitez de la tempeste, éleuez sur de hautes montagnes'abyfmer tout à coup dans de profonds precipices, où ayant un pied chaufsé du Cothurne & à l'autre un simple chaufson , comme ces Ecriuains dont se mocque Lucien, faire successiuement des pas de Pygmée & des démarches de Geant.

Encore leurs larcins me sembleroient-ils pardonnables, & ils pourroient passer pour de legitimes acquisitions , si on les comparoit à ceux, dont la methode consiste à bien reciter les ouurages d'autrui , qui font prescher les morts par leur bouche, qui croient faire vne action de grand Orateur , disant pour un peuple ce qui a esté fait pour un autre, preschant en François ce qu'on leur a traduit d'un Chimerique Espagnol , ou d'un Italien Metaphorique ; ou mesme faisant dans vne Chaire de Paris un discours , qui se fait à mesme temps par trois ou quatre autres , sans que quelquefois pas un d'eux en soit l'Authentique. Du moins s'ils déroboient en bon lieu , s'ils se seruoient des Ouurages des Peres, des Sermons de saint Augustin, ou des Homelies de saint Iean Chrysostome, il y auroit quelque profit à esperer pour les Auditeurs : pourueu qu'ils le fissent avec plus de methode que ceux , dont le discours n'est qu'un tissu des Peres, mais qui n'ayant point le don d'inuenter d'eux-mesmes , n'ont pas aussi celuy de se bien seruir des inuentions des autres. Ce sont des gens condamnés à l'indigence par la pauüreté de leur genie , sans qu'ils puissent jamais s'en releuer par les richesses d'autrui : Ils s'en seruent à la veri-

té, mais d'une manière qui ne soulage en rien leur misère, & dont ils ne peuvent profiter : les perles & les pierres précieuses qu'ils ont empruntées, faute d'estre bien mises en œuvre, perdent tout leur éclat & leur prix entre leurs mains ; l'or & l'argent qu'ils ont manié n'a plus son lustre, & retourne à sa première difformité, qu'il avoit devant que d'estre tiré de la mine & de passer par les mains de l'Orfèvre : ils font un vilain ouvrage de quantité de belles pièces, & un méchant édifice de plusieurs excellens matériaux ; ils n'en mettent aucun en sa place en les assemblant, & quand ils leur donneroient l'ordre qu'ils deuroient avoir, ils paroissent néanmoins hors du lieu qui leur est propre, faute de ciment qui les joigne, de science qui les manie, de force & d'industrie qui les applique.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui veulent avoir la gloire de produire de grands ouvrages, sans y estre aidés de personne ; qui veulent qu'on croie qu'ils ne font rien que de singulier, que toutes leurs conceptions leur sont propres & particulières, que le caractère de leur esprit passant celui de tous les autres, ils ne peuvent sans se faire tort rien mesler d'autrui à ce qu'ils produisent de leur propre fond. Aucun des Peres de l'Eglise ne leur semble assez éclairé pour leur fournir des lumières, la citation leur paroist un écueil, où leur belle réputation échoueroit ; ils defaucteroient même leurs propres pensées, s'ils apprennoient que quelque autre en eust approché.

Quoy qu'il soit si difficile de définir un excellent Orateur, que Cicéron même avoit que l'idée ne s'en peut bien concevoir ; & qu'il ne faut juger de sa perfection que par les défauts dont il se trouve exempt : il ne sera pas besoin de se servir de cette règle, pour juger fort avantageusement des discours de Monsieur Verjus, & l'on y trouvera toujours assez de choses à estimer, sans tirer leur prix des fautes des autres. On y verra ce qu'on eust dû en attendre, s'il eust donné plusieurs années à ce genre d'éloquence : on y verra que sans obscurité il est profond, & solide sans dureté, qu'il éclaire les grands sujets, & en les débarrassant ne s'en laisse pas lui-même embarasser. Il a tous les agré-

mens necessaires pour plaire , mais il a la science & la methode pour persuader : sa delicateffe n'empesche pas sa vigueur , & il n'a point de fleurs dont on ne doive esperer de beaux fruits. S'il presse quelquefois son Lecteur , il ne l'offense pas ; s'il luy fait voir ses miseres , c'est sans insulter à son mal-heur : ses éclairs réjoüissent la veuë sans la gaster ; & ses tonneres estant moins rares , on ne s'y accoustume pas assez pour les mépriser. Il est ingenieux sans qu'on le trouue pointilleux ; son esprit ne fait rien perdre à l'Evangile de son poids & de sa majesté , il ne refuse pas les Antitheses & les autres jeux d'esprit , quand son sujet les luy presente , mais il ne les force pas à y entrer ; il prefere vn dessein raisonnable à vne diuision surprenante , lors qu'il est obligé de choisir. Il n'y a rien dans tout ce qu'il auance qui n'ait de la suite , & cette suite mene souuent le Lecteur presque insensiblement à ce qu'il pretend luy persuader ; de sorte que son artifice a son effet auant qu'on s'apperçoie qu'il ait dessein de s'en seruir. Il est poly & graue tout ensemble ; il a vne grande pureté de langage , mais il ne l'affecte pas ; il parle bien sans contrainte , parce qu'il luy seroit difficile de mal parler : il est riche par tout de son propre fonds & de ses propres pensées ; mais se seruant de celles des Peres , il les adopte si heureusement , que quand vne chose n'est pas de son inuention , on doit toujours estimer son industrie à se seruir de celle des autres. On voit dans tous les sujets qui ont esté traittez par des Predicateurs recens , que s'il a eu beaucoup d'estime pour eux , ç'a esté sans leur enuier les biens qu'il estimoit ; qu'il se sent trop de force en luy-mesme pour en chercher ailleurs , & qu'il a le genie trop libre pour s'assujettir à l'esclauage ordinaire des imitateurs. Il lisoit les Peres fort exactement , sur tous les poincts de doctrine ou de Morale qu'il vouloit toucher ; mais ce qu'il prenoit de leur maniere n'empeschoit pas qu'on ne reconnust la sienne. Les citations ne font pas le corps de son ouurage , c'est assez qu'elles seruent quelquefois à l'orner ; & il les y enchasse si proprement , que l'inégalité de leur style n'apporte au sien aucune disproportion ny aucune diuersité choçante. Il ne cherche

pas les passages de l'Ecriture, mais ils semblent naître de son sujet. Aussi n'attendoit-il pas qu'il en eust besoin pour les remarquer, il en auoit l'esprit & la memoire remplie auant que de commencer à escrire; de sorte que son discours auoit ordinairement cet air de pieté & ce tour des pensées de l'Ecriture, dont les paroles d'un Orateur Chretien tirent toute leur force & leur principale grace; sans qu'il eust besoin d'y penser avec trop d'application.

Il luy eust esté aisé de mettre plus exactement qu'on n'a fait dans cette impression tous les lieux de la Bible ou des Peres, dont il se sert; ayant pris un soin aussi grand qu'il l'auoit pris à faire & à étudier ses recueils, & ayant coûtume de ne rien citer, qu'il n'eust remarqué luy-mesme dans la lecture des Auteurs, dont les passages auoient esté tirez. Mais il y auroit plus de peine que d'utilité à vouloir n'en oublier aucun, & les marquer tous avec autant d'exactitude qu'il l'auroit pû faire.

Ces discours, & sur tout les Exordes, seroient moins longs, si l'on en auoit retranché tout ce qu'il omettoit en les prononçant: mais j'ay crû que n'estant pas geñez dans la lecture par la mesure du temps, qui regle les Predicateurs, & qu'estant libre à chacun de se reposer au milieu d'un discours, qui est couché sur le papier & attend toujours la commodité du Lecteur, nous n'auions pas la mesme raison que luy d'oster ces endroits, qui d'ailleurs sont tres-beaux. On n'y trouuera pas au contraire les mouuemens qui naissoient de son zele en preschant, ny toutes ces figures ardentes & hardies, dont toute la beauté dépend presque de la seule declamation: Il en donnoit à la coustume & à sa pieté, quoy qu'il creust que la beauté du Panegyrique a de la peine à en souffrir; que dans ce genre d'éloquence, c'est le seul exemple qui doit persuader; qu'il ne s'agit pas d'y quereller l'Auditeur de ses vices, mais de luy faire voir les vertus de celui qu'on louë; & que souvent un Orateur voulant mesler ainsi dans le mesme discours deux genres diuers, n'y fait aucune des deux choses qu'il pretend, faisant diuersion de ses forces à des desseins differens & presque opposez.

Enfin, quand on découvreroit quelques défauts dans ces Panegyriques de M. Verjus aussi bien que dans ses autres Ouvrages, puisque les plus accomplis chefs-d'œuvres des plus illustres Ecrivains n'en sont pas exempts; on y trouvera toujours moins à reprendre qu'à admirer, sur tout si l'on considère qu'ils sont d'un homme qui a fait en peu de temps de si grands progrès en tant de Sciences si différentes. C'est un trait qui me reste à ajouter à son portrait, avec quelques autres assez considérables.

Je ne crains point de le comparer icy avec le docte Pic de la Mirande, la merueille du siècle passé; puis qu'estant mort environ au même âge que luy, il avoit acquis tant de belles connoissances par les mêmes avantages auxquels ce sçavant homme fut redevable des siennes. Il a eü comme luy non seulement un esprit vif & penetrant, une mémoire à ne rien oublier, une belle éducation & un grand usage des Liures; mais aussi une attache continuelle & infatigable à l'estude, & un assez grand mépris pour toutes les choses de cette vie, qui sont les plus grands empeschemens d'une solide doctrine.

Pierre Crin-
rus dit la mes-
me chose.

Le neveu de Pic de la Mirande attribue la science de son oncle à cette constance de l'estude, dans la Preface qu'il a faite devant ses Ouvrages: & Pline le Jeune en disant autant du sien, adjoute que ce ne luy estoit pas assez de lire & d'étudier sans cesse, même à table, dans le bain & à la promenade, mais aussi qu'il ne leut jamais rien dont il ne fît des extraits & des recueils. Je puis dire aussi la même chose de M. Verjus, puis qu'il a gardé cette methode & ce même ordre dans toutes ses études; & lisant toujours ces Liures fondamentaux, qu'on peut dire estre les modeles qui renferment les beautés de tous les autres avec autant d'étude & d'application, que s'ils eussent deu perir incontinent apres qu'il auroit achevé de les lire, il ne manqueroit jamais d'en tirer tout ce qu'il jugeoit de plus digne d'estre souvent releu & de tenir place dans sa mémoire.

Une des principales causes de cette doctrine a esté aussi le calme de ses passions, dont pas une n'estoit assez vio-

lente pour le fort inquieter. La fortune ne luy auoit pas donné de grands biens ; mais il en auoit assez pour se satisfaire , & pour n'auoir pas besoin de perdre son temps à chercher les moyens d'en acquerir. Il n'estoit gueres plus touché de l'amour des plaisirs , que du desir des richesses. Cependant pour se relascher de ses plus grandes études, sur tout depuis qu'il s'apperceut dans les dernieres années de sa vie de la diminution que sa santé en receuoit , il n'a pas laissé de faire quelques pieces de galanterie assez tendres , pour faire juger qu'elles partoient d'un esprit aussi passionné que delicat. Mais outre qu'il les faisoit quelquefois pour donner lieu à quelque surprise agreable , sous le nom de quelques-uns de ses amis qui estoient dans vne profession à s'en pouuoir seruir sans blâme ; il y gardoit toujours tant de bien-seance , qu'il seroit difficile de trouuer aucune de ses Poësies galantes , dont les circonstances & les occasions ne fissent aisément l'Apologie. Il disoit assez plaisamment qu'il reconnoissoit qu'il n'estoit pas Poëte de profession , en ce que le supplice le plus redouté des Poëtes & des Parasites luy estoit si doux & si ordinaire, qu'il s'en estoit fait comme vne necessité , & ne se laissoit jamais persuader d'aller prendre ailleurs ce qu'il trouuoit toujours chez luy plus conuenable à sa santé. Il s'estoit ainsi fait vne habitude de commander à ses passions ; quoy qu'il fust d'une humeur assez portée aux bonnes compagnies , au diuertissement & au plaisir ; mais il n'en connoissoit point d'autre que celuy de l'étude , dont il se laissoit absolument posséder.

Responsare cupidinibus, contemnere honores fortis.

Horat. Satyr.
1, 2.

L'ambition ne le pouuoit pas aussi fort troubler , puisqu'il ne considerant que l'essentiel , & ce qui pourroit contribuer à le perfectionner , il eut toujours auersion pour tout ce qui ne consiste qu'en apparences & en exterieur. Il fuyoit la gloire & les applaudissemens , se contentant de les meriter. Il croyoit qu'il suffisoit d'éuiter le blâme , sans rechercher les louanges qu'acquerent les personnes qui ont du merite , lors qu'elles se font connoistre aux autres. Il aymoit pour cela presque mieux paroi-

estre vn peu farouche, que d'estre excessiuelement ciuil, & que de prodiguer son temps en visites, qui n'eussent pas esté d'obligation ou de bien-seance; & il ne consideroit les nouuelles connoissances, sur tout des personnes d'une qualité fort élevée au dessus de la sienne, que comme des charges & des sujettions nouuelles. Cette conduite luy a fait éviter les inconueniens & les dangers qui sembloient deuoir estre des suites necessaires de plusieurs affaires delicates, dont il s'est meslé; parce qu'il en fuyoit le bruit & la consideration, que d'autres y auroient cherchée. Aussi auoit-il accoustumé de dire, quand on le pressoit de faire quelque chose pour sa reputation, & de ne pas garder tousiours le silence, pouuant si bien parler dans vn siecle, où l'on donne audience fauorable à tant de gens qui le font si mal; que les plus sages sont ceux dont on parle le moins; que les plus beaux personages & les plus seurs du succez sur le theatre de ce monde, sont ceux qui n'y payent que de leur presence, & qui font suffisamment leur deuoir en passant sur la Scene le plus promptement qu'il leur est possible.

Il estoit d'une humeur douce, facile & affable, à ne pouoir desobliger personne, & à s'accommoder à toutes sortes d'humeurs. Sa liberté à dire ses sentimens à ses amis & à les auertir s'ils se trompoient en quelque chose, estoit accompagnée d'une telle confiance en leur vertu & de témoignages si sinceres d'amitié, qu'il n'y auoit personne, qui ne se sentist obligé de sa franchise, & qui n'agreast de sa part vne raillerie aussi delicate & aussi obligeante qu'elle estoit vtile à ceux qu'il conseilloit & qu'il reprenoit quasi comme en joüant. Il eust esté capable de réussir à la flatterie, si son humeur sincere & genereuse en eust pû souffrir aucune; de sorte que s'il scauoit bien choisir & assaisonner les loüanges au goust de ceux qui les receuoient, rien pourtant ne les rendoit si agreables, que la connoissance qu'on auoit qu'il n'en donnoit jamais de fausses. Ainsi il n'aborroit & n'entretenoit presque personne, qui ne creust auoir quelque sorte de simpatie avec luy, qui ne prist bien-tost confiance en la bonté de son naturel, qui ne luy fist ouuer-
ture

ture de son cœur & de ses plus secretes pensées, & qui ne se seruiſt de ſon conſeil dans ſes plus importantes affaires. Et ſes amis qui connoiſſoient qu'il auoit vn eſprit de paix & d'équité, ne faiſoient pas de difficulté de ſe rapporter ſouuent à luy de leurs differens, pour leſquels il trouuoit toujours des ouuertes & des voies d'accommodement ſi juſtes, qu'il pouuoit paſſer parmy ceux, qui le connoiſſoient pour vn de ces Magiſtrats particuliers, que leur merite élue à cette dignité, ſans qu'ils en prennent le rang ny le titre.

Perpetuus populi priuato in limine Prætor. Manil.

Cette confiance que chacun auoit en luy, a paru encore en ce que beaucoup de gens ſe ſont retirez dans ſon logis, ou y ont retiré leurs papiers de plus grande importance dans leurs plus preſſantes diſgraces; & en ce que des perſonnes de la premiere qualité du Royaume ont lié commerce avec luy, ont voulu le voir ſouuent, & ſ'y ſont fiées comme à vn homme également fidelle & capable de ſeruir ſes amis. Iamais cependant aucunes offres, que les Grands luy ayent pû faire ne l'ont tenté de ſe donner à eux. Il les voyoit tant qu'ils le traittoient comme amy, & ceſſoit de les voir auſſi-toſt qu'on ſembloit pretendre de luy quelque choſe de plus que les deuoirs d'une amitié reciproque. Auſſi diſoit-il ſouuent qu'il eſtimoit le courage, & auroit bien eſté de l'humeur de cet Ancien, qui préſera la mort à la honte d'eſtre eſclaue, & qui apres auoir dit ſur le point d'eſtre vendu, que jamais il ne ſeruiroit, eut ſi peur de ſe tromper, qu'il ſe brifa la teſte en meſme temps, pour euitier d'auoir vn maſtre. Ce n'eſt pas qu'il fuſt perſuadé comme beaucoup d'autres, que la plus part des Grands ne ſçauent pas aſſez priſer le temps que d'honneſtes gens leur donnent, & negligent preſque toujours autant le merite de ceux qui ſont à eux, qu'ils l'eſtimeroient ſ'ils les voyoient libres. Mais il tenoit que lors qu'on ſe trouue éloigné par vne fortune mediocre des troubles & des embarras de ceux qui ſont d'une plus grande naiſſance, il faut jouir doucement de cét auantage, qui tient lieu de tous les autres, & laiſſer aux Princes les ſoins auſſi bien que les honneurs, auſquels vne condition plus élevée les deſtine; que comme

on les approche pour trouver auprès d'eux des emplois & du bien qu'il ne desiroit pas, on y trouve aussi d'ordinaire des peines & des chagrins qu'il apprehendoit; que sur tout il y a plaisir à pouvoir disposer de sa conduite, & à estre plustost à soy-mesme & à tous ses amis, qu'à vn seul homme, dans la maison duquel on se trouve quelquefois aussi inutile que beaucoup d'autres gens, qui le feroient par tout ailleurs à tout le monde; qu'enfin lors qu'on a le choix libre, il ne se faut jamais faire vn deuoir de ce qui est contraire à son inclination; & que quand on n'a point d'autre ambition que de sçavoir vn peu plus que le commun, on ne peut rien faire qui y soit plus opposé, que de se mettre en vne sorte de vie, qui souuent éloigne vn homme de lettres de ses liures par de frequens voyages, qui trouble ses desseins, ou ne luy permet pas d'en former aucuns, rallentit son ardeur, interrompt ses ouurages commencez, luy oste la disposition de ses plus douces heures, ne luy laisse aucuns momens de solitude asseurez, & rompant le cours de ses plus cheres études, diuertit son application à mille soins qui leur sont contraires.

Peut-estre aussi que la modestie qui luy estoit si naturelle, & qui est vn charme si puissant pour s'attirer l'amitié de tout le monde, luy seruoit à gagner ainsi l'affection de tous ceux qui le connoissoient. Quoy qu'il ne se donnast jamais la liberté de prescher ses amis & de les exhorter à bien faire, on ne l'approchoit point qu'on n'en eust plus d'amour pour la vertu; & s'il n'en faisoit pas des leçons, tous ses discours en auoient l'odeur & en portoient le caractere. Il estoit bien éloigné de cette arrogance, qu'un Ancien disoit estre la plus insupportable de toutes les vanitez, lors qu'on s'en fait accroire pour son esprit & son éloquence, puisqu'il ne pouoit souffrir qu'on le loüast de ces qualitez. Il en auoit conceu de si nobles & de si hautes idées, que tout ce qu'il en auoit receu de la nature, & tout ce qu'il en auoit acquis par son trauail, luy en sembloit toûjours fort éloigné. Il auoit peine à souffrir ces gens qui parlent toûjours par sentences & par maximes generales aussi bien pour ce qui regarde les sciences, que pour la conduite des

Cum omnis
arrogantia o-
disa est, tum
illa ingenij at-
que eloquen-
tiæ multo mo-
lestissima. Cic.
de Div. in Ver.

actions de la vie ; & il disoit que ce defaut venoit ou d'une grande presomption de ceux qui se preferent à tout le monde , & croyent auoir en eux de quoy s'eriger en maistres sur tous les autres ; ou du peu d'usage & d'étude de ceux qui font aisément des préjugez vniuersels de leurs connoissances particulieres ; ou d'une accoustumance viciieuse d'enseigner & de donner des preceptes , que contractent d'ordinaire ceux qui en font de bonne heure le mestier dans leur jeune âge. Il disoit aussi que ces sortes d'Oracles qui veulent estre consultez , sont aussi peu infallibles que les faux Oracles des Dieux de l'Antiquité , qu'ils n'ont pas moins d'équivoques , & que s'ils ne sont aussi trompeurs , ils sont du moins plus sujets à se tromper. Il se desfoit sur tout dans ses lectures des Autheurs qui semblent ne douter de rien , parce qu'ils croyent tout sçauoir , & qui ont vn grand nombre de principes generaux , parce qu'ils n'ont pas assez de connoissances particulieres : de sorte qu'il auroit , disoit-il , estimé beaucoup dauantage vn sçauant Cardinal , dont il ne lisoit pourtant tous les ouurages qu'avec admiration , s'il s'estoit quelquefois moins serui de cette maniere trop vniuerselle d'asseurer les choses , qui ne s'établissent jamais mieux , que par vn grand nombre de notions singulieres. Bien loin de se préualoir avec excez de cette petite autorité , que la doctrine semble donner aux Sçauans d'instruire & de parler vn peu plus que ceux , qui ne peuuent rien apprendre de nouueau aux autres : comme il ne parloit jamais d'affaires qu'à ceux avec qui il en auoit , il ne luy arriuoit aussi jamais de parler de sciences qu'avec des personnes de lettres , de sorte que bien des gens l'ont fréquenté long temps , auprès desquels il se contentoit d'auoir la reputation d'un homme de bien & d'un honneste homme , sans leur donner aucune marque , qui pust le faire passer pour docte , & encore moins pour Docteur.

Il estoit mesme assez reserué à parler parmy les Sçauans , & au lieu d'imiter ce Philosophe insolent , qui finissoit toutes ses Leçons par ces paroles. *Je l'ay dit ; & qui sera par consequent si hardy que de le nier ?* où ces doctes impe-

εί τῷ φιλο-
σοφῷ ἐκρίτο τῷ
φίμ' ἐγὼ καὶ οὐ
συγκατατίθεν-
ται τῷ τοῖς ὀ-
δεῖν. *Arce.*
apud Diogen.
Laert.

ὁ πλεῖς τῶν ἐαυ-
τῶν γινώσκων ἀπὸ
φαινομένου Σωκρά-
τους ὡς τὸς
ὁ μάλιστα αὐ-
τῶν ὅτι αὐτὸς
ἀπὸ τῶν εἰρη-
σίων τῶν ὅτι αὐ-
τῶν ὡς τὸς
Xenoph. l. 4.
Rer. memor.
δὲ τῶν αὐτῶν
ὡς Σωκράτης
εἰδὼς εἰδὼς
ὡς ἐχθρὸν
πλεῖστα ἐρω-
τῶν. Ibid. l. 1.
Hadrianus
Florentius qui
postea fuit Pō-
rifex, omnia
quæcunque di-
cta quæ sibi
objicerentur,
cujuscunque
illa fuissent, in
suam senten-
tiam interpre-
tari, quàm dā-
nare malebat,
cū esset De-
canus Louani-
ensis. *Vivez de
corrupt. Art.*
Quo quisque
est tolerantior &
ingeniosior,
hoc docet ira-
cundiū & labo-
riofius; quod
enim ipse cele-
riter arripuit,
id cū tardè
percipi videt,
discruciat.
pro Rose. Com.

rieux qui demandent audience & establiſſent leur credit dans les cercles par le ton & la cadence nombreuſe de leur voix, & par vn geſte & vne contenance ſaſtueuſe: Il ſui-uoit cette maniere douce d'expliquer ſimplement ſes ſen- timens, que Xenophon louë ſi fort dans ſon Sage: Il ſe ſeruoit de l'autorité des autres, pluſtoſt que de ſ'en attri- bueraucune; & l'on luy voyoit touſjours propoſer bien des doutes auant que d'en reſoudre aucun; comme ſ'il euſt voulu ne paroître rien ſçauoir qu'après auoir appris de tout le monde.

Il gardoit tant de moderation dans les conferences & la diſpute, qu'il ſembloit craindre qu'on ne l'y crûſt plus habile que ceux avec qui il diſcouroit; & il inſinuoit pour cela petit à petit tout ce qui ſe pouuoit dire de plus fort ſur vn ſujet, comme en formant des doutes & faiſant preſ- que croire à chacun de ceux qu'il entretenoit, que ce qu'il diſoit de ſubril ou de ſçauant, luy venoit de l'ayde, qu'il affectoit de prendre de luy. Il aymoit mieux, comme Viuez le rapporte de ce ſçauant Doyen de Louvain, qui fut depuis vn grand Pape, bien interpreter ce que diſoient les autres, & ajuſter leurs ſentimens aux ſiens, ou trouuer les ſiens dans les leurs, que de les condamner. Ce n'eſt pas que ſon humeur ne fuſt la meſme, que Ciceron dit eſtre celle de tous ceux qui ont beaucoup d'eſprit, qui ſouf- frent avec vne impatience incroyable la peſanteur des moins ſpirituels à conceuoir en beaucoup de temps ce qu'ils ont compris d'abord. Il ſ'eſtoit apperceu qu'il n'e- ſtoit pas tout à fait exempt de ce défaut des eſprits vifs & perçans, & il ſ'en eſtoit tellement corrigé, ſur tout dans les dernieres années de ſa vie, qu'il ſ'accuſoit touſjours luy- meſme dans les conferences de doctrine, ſi quelqu'un ne penetrait pas aſſez ce qu'il luy vouloit faire entendre, & le luy mettoit en tant de jours differens, qu'il n'y auoit perſonne qui n'y trouuaſt le ſien.

Comme il luy eſtoit ordinaire de voir d'abord le poinct d'une difficulté, & d'eſtre ſuiuy dans les ouuertures qu'il donnoit pour l'intelligence d'un Auteur, ou pour la re- ſolution de quelques doutes; auſſi n'auoit-il aucune peine

à suivre les sentimens des autres, s'il luy arriuoit de se méprendre; & quoy qu'il eust toute la force de raisonnement, & tous les autres auantages possibles pour soutenir les fautes, que les plus éclairez ne peuuent éuiter de faire quelquefois par la promptitude d'une imagination vn peu trop viue, il reuenoit sans chagrin de son erreur, & embrassoit la verité avec autant de joye, que si luy-mesme il l'eust trouuée & en eust esté l'auteur. Aussi auoit-il accoustumé de dire souuent, aussi bien pour les opinions & les questions de doctrine, où nous n'auons rien de déterminé par la foy, que pour la conduite des affaires, ou la conscience ny l'honneur ne nous prescrit rien.

Che nel mondo mutabile e leggiaro

Costanza è spesso il variar pensiero.

C'est ainsi que Vinez dit qu'un homme docte doit estre lent à dire ses sentimens, & n'estre point opiniastre à les deffendre; qu'il doit considerer attentiuement chaque chose auant que de la condamner, & ne rien reprendre sans l'auoir bien examiné, sur tout s'il s'agit de censurer les Princes des Sciences & des Arts.

Monsieur Verjus croyoit cette façon de juger d'autant plus équitable, qu'il y a souuent moins de difference entre les opinions qui paroissent les plus opposées. Il disoit, que ce n'estoit pas seulement Zenon & les Peripateticiens, dont les opinions n'estoient diuerses, comme dit Ciceron, que par la diuersité des expressions; mais qu'il en estoit presque de mesme de tous ceux qui font le plus de bruit dans les Escoles. Il ne regrettoit rien tant de tous les ouvrages de Pic de la Mirande, qui ont esté perdus, que la Concordance d'Aristote & de Platon, que sa mort l'empescha d'acheuer; & deuant que d'auoir sceu que ce Prince Philosophe eust eü l'ame assez pacifique pour trouuer des voyes d'accord entre ces deux grands Princes de la Philosophie, ce mesme dessein luy auoit souuent passé par l'esprit. Il croyoit que si l'on auoit osté à Platon ses Fables mystérieuses & ses Speculations Mathematiques, & à Aristote sa briéueté, son obscurité à expliquer ses sentimens, & sa malignité à rapporter ceux des autres, on au-

*Tuscul. quest.
l. 5.*

roit pû aisément les reconcilier; qu'il en estoit de mesme d'Auerroës & d'Auicenna, de S. Thomas & de Scot pour la Theologie, & de tous les autres, dont les sentimens partagent les Écoles & les Vniuersitez; que les principes des Sciences estant les mesmes dans tous les esprits & les forces du raisonnement souuent égales entre ceux qui auoient ces sortes de differens, il n'en falloit d'ordinaire attribuer la cause qu'à leurs diuerses façons de s'exprimer, ou à la maniere dont ils s'estoient accoustumez à imaginer les choses, ou aux préjugés qu'on leur auoit donnez dès leur jeunesse; ou mesme le plus souuent à l'affection, dont ils estoient preuenus pour le party qu'ils embrassoient.

*Sic est vul-
gus, ex verita-
te pauca, ex
opinionem mul-
ta estimat.
Cic. pro Rosc.
Com.*

Il tenoit encore que le Peuple, qui ne juge presque de rien suiuant la verité, & qui n'a point d'autre regle de ses sentimens que le soupçon & le préjugé, auoit autant introduit d'erreurs dans les Sciences par la simplicité grossiere, que la malice ou les speculations trop fortes & la curiosité insatiable des Sçauans; que quoy qu'il n'eust pas assez de force ny de suffisance pour les establir, elles n'auoient pas laissé d'acquiescer du credit, faute de gens qui pussent les refuter, ou qui voulussent s'en donner la peine; qu'il y a aussi vne autre espece de Peuple parmy ce qu'on appelle les Sçauans & les gens de Lettres, qu'il en fait la plus grande partie, & celle qui fait le plus de bruit, qui produit le plus grand nombre d'ouurages, & qui croit auoir le plus de droit de parler, ne reconnoissant rien au dessus de soy; qu'il y a mesme eü des siecles, où toute la Republique des Lettres n'estant qu'un Estat populaire, composé seulement de ces Doctes de préjugé, & de ces glorieux ignorans, sans qu'il s'en trouuast aucun qui portast ses soupçons au dessus des Traditions fabuleuses ou des Sophismes receus, ils ont laissé à la posterité tant d'erreurs à demesler, tant d'obscuritez à éclaircir, tant de veritez à deuiner, qu'il vaudroit presque mieux qu'il ne nous restast rien de leurs siecles, & que toutes les Annales n'en fissent aucune mention, que d'en auoir receu tant de méchantes choses. Il croyoit enfin, que comme on ne peut sans impieté attaquer sur de legeres conjectures les Tradi-

tions communément receuës, il y a plus de mauuaise foy que de vray zele dans ceux qui laissent les peuples dans des erreurs manifestes, qui souffrent les superstitions, dont ils voyent la vanité, & qui se seruent de faussetez & d'histoires fabuleuses pour établir nos Mysteres; comme si la Verité eternelle auoit besoin de mensonges pour se faire croire. Il confirmoit cela par vn passage de S. Augustin sur ce sujet, qu'il auoit souuent en bouche, & qui porte que nostre Religion ne doit pas dépendre de nos fantaisies, & qu'il vaut mieux qu'elle ait moins de veritez asseurées, que d'auoir vn plus grand nombre d'apparences ou de fictions.

Non sit nobis
Religio in
phantasmatis
bus nostris;
melius est enim
qualecunque
verum,
quàm omne
quidquid pro
arbitrio fingi
poteſt.

Il me resteroit à confirmer tout ce que je viens de dire de la suffisance de M. Verjus par les témoignages des plus Sçauans, dont les suffrages seroient plus auantageux que le mien à sa reputation. Mais outre qu'il a toujours éuité les loüanges avec autant de soin qu'on a coustume de les rechercher, & que la vie retirée qu'il menoit n'estoit guere propre à luy attirer les applaudissemens de ses amis; les Oracles ne sont pas muets, les plus sçauans hommes de Lettres qui l'ont connu, en parlent encore tous les jours avec éloge; & il seroit superflu de rapporter les sentimens de ces personnes illustres, dont le témoignage de quelque façon qu'ils le rendent ne peut estre long temps inconnu. Je diray seulement que les plus doctes Theologiens l'ont consulté sur leurs doutes, que les sçauans qui l'ont le plus fréquenté ne croyoient pouuoir trouuer ailleurs de plus promptes ny de plus nettes resolutions sur toutes les difficultez d'Histoire Ecclesiastique & Profane, & sur les endroits obscurs des bons Autheurs, & que plusieurs qui ont écrit de diuerses Sciences avec beaucoup de succez, luy ont souuent donné leurs ouurages à examiner, & en ont receu tout le secours qu'ils pouuoient attendre d'une critique également solide & vniuerselle.

M^e le Feure de Chantereau, qui sembloit auoir pris dans les Histoires avec vne connoissance exacte de tous les siecles les mœurs de ceux où il y auoit le plus de franchise & de probité, disoit de luy, lors qu'il n'auoit encore que

l'âge de dix-neuf ou vingt ans, que si vn jour on attaquoit ses Ouvrages, comme il auoit veu attaquer ceux de tant d'excellens Auteurs, il eseroit de ce jeune homme, dont il estimoit déjà l'amitié, & ne pouuoit se lasser de louer le merite; qu'il ne laisseroit pas sans réponse ce qu'on feroit contre ses Liures, & qu'il ne pouuoit leur souhaiter vn plus heureux sort ny vne plus forte defense. Et M^r Des-Marests, qui jugeoit également bien des Sciences & des Doctes, fait conjoüissance à nostre siecle dans vne Lettre qu'il escriuit à Monsieur Verjus, & qui est imprimée parmy les autres Lettres Philologiques adressées à diuerses personnes des plus sçauantes de ce temps, de ce qu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans qu'il auoit alors, il auoit donné vn si bel exemple & si extraordinaire de bien joindre la science des belles Lettres à celle de la Theologie.

Je ne nomme icy que ces deux hommes sçauans, parce que je tiens que comme il n'y a que les morts que l'on puisse louer seurement, il n'y a aussi presque qu'eux, des loüanges desquels on puisse tirer quelque veritable auantage. Si j'auois cependant à nommer quelques-vnes des personnes illustres qui viuent, & qui font encore aujourd'huy l'ornement de ce Royaume, je n'oublierois pas de rapporter ce qu'un homme d'un profond sçauoir, & dont la sincerité égale la doctrine, dit de M. Verjus, avec qui il a fait profession d'une rare & constante amitié. Il proteste dans l'Epistre de son curieux liure des deux Saints Denis, & des anciennes Eglises de Paris, qu'il luy a dédié, que connoissant l'ordre & la suite de ses études, il ne croit pas qu'il puisse rien apprendre de nouveau dans ces traittez; qu'il sçait trop bien, que quand il lit ses Ouvrages, il ne fait que se ressouuenir de ce qu'il auoit leu & remarqué ailleurs auparavant avec beaucoup de soin. Il doute s'il s'en est jamais trouué aucun autre dans la fleur de la jeunesse, qui ait fait autant de progrès que luy dans les belles Lettres, & acquis autant de connoissance des Auteurs Grecs & Latins, auant que de se donner à la Theologie; ou qui apres auoir quitté les Escoles, ait leu & releu avec plus d'attention & de profit

fit les anciens Autheurs Ecclesiastiques en l'une & l'autre Langue, les Conciles & mesme tous les meilleurs Ecrivains des Langues étrangères. Ce grand Homme si capable de juger du mérite & de la capacité des autres ne se contente pas de rendre ce témoignage de celle de M^r. Verjus, mais il finit cette Epistre avec sa modestie ordinaire, en le priant de juger de tout son ouvrage avec la force ordinaire de son excellent genie, & l'assurant que luy-mesme il condamnera tout ce qu'il estimera digne d'estre repris, & qu'en embrassant les raisons de sa censure, il en tirera double utilité, jouissant de l'invention & des sentimens de son amy, & perdant les siens propres, qui ne luy auront pas semblé probables.

Mais il faut avouer que quelques grandes connoissances qu'un homme ait acquises, les bornes en sont toujours fort étroites, puisque tout le fruit qu'il en peut retirer finit avec une vie de peu d'années. Et je ne m'étonne pas de ce qu'un de nos sçavans Cardinaux regrettoit à sa mort par des sentimens d'une humilité Chrestienne, le temps qu'il disoit avoir employé à l'étude des belles Lettres dans son jeune âge, sans y joindre un assez grand soin de se perfectionner dans les vertus du Christianisme.

M^r. Verjus avoit esté la pluspart de sa vie dans les pratiques d'une piété solide, ou du moins s'estoit toujours exempté des vices les plus ordinaires du monde, par une étude continuelle des sciences; de sorte que par l'innocence de ses mœurs, autant que par la fermeté de son esprit, dont il se servoit avec tant d'avantage dans les evenemens les plus fascheux de la vie, il avoit de quoy se mettre au dessus de l'apprehension de la mort. Mais s'il l'avoit regardée sans frayeur, lors que sa santé sembloit l'en éloigner davantage, il n'en fut pas plus étonné, quand il s'en vit proche. Il avoit toujours considéré la vie comme un enchaînement de sujétions inévitables de nostre nature, que les plus Sages taschent de se rendre supportables par la vertu, sans en rendre le joug plus pesant & l'issue plus douteuse par de grandes attaches: & il ne croyoit pas qu'un homme de bien en deust attendre la fin avec un grand ap-

pareil, ny en auoir de plus grande crainte, que celle qui peut seruir à mettre en repos la conscience. Celuy-là meurt le mieux, disoit-il, qui affecte le moins de mourir genereusement; il faut mourir negligemment en quelque façon & prendre dans les promesses de l'Euangile la simple confiance, que ne peut donner toute la plus hardie Philosophie.

Il ne fit rien indigne de ces sentimens jusqu'au dernier soupir. Son mal l'ayant obligé de se mettre au liét, toutes les douleurs les plus cuisantes qu'il y endura incessamment pendant sept mois, ne pûrent jamais luy changer l'humeur, ny l'empescher de se faire lire continuellement, ny de soutenir comme auparauant les plus sçauantes conuersations: Il ne perdit rien de sa constance, ny mesme de son enioüement ordinaire, au temps que les Chirurgiens craignoient que son corps n'eust pas assez de force pour supporter toutes les douleurs de leurs frequentes operations; de sorte que paroissant toûjours plus gay & plus content que ceux qui le venoient voir, plusieurs ne pouuoient croire, mesme peu de jours auant sa mort, qu'une maladie, qu'on pouuoit souffrir de si bonne grace, fust fort grande & fort dangereuse.

On luy dit la veille de sa mort vn peu deuant midy, qu'il ne pouuoit viure jusqu'à la mesme heure du lendemain: & les personnes, qu'il cherissoit le plus au monde, luy ayant annoncé cette nouuelle avec beaucoup de larmes & de sanglots, il se mit froidement à les consoler sur les esperances du Ciel, qui doiuent fort soulager la peine de cette separation, à laquelle nous deuons estre toûjours disposez. *Vsque adeone mori miserum est?* leur disoit-il en riant. L'espere de la Misericorde de Dieu, que ce qui m'est déjà vn grand sujet de joye continuera de l'estre apres cette vie. Vn de ses amis témoignant admirer cette grandeur d'ame, & cette resignation qu'il faisoit paroistre dans vne conjoncture si effroyable; c'est, disoit-il, cette trop grande assurance, qui me fasche & qui me fait peur: *Ista securitas me terret*: l'ay scrupule de si peu apprehender la mort, & de la receuoir avec tant d'indifference, puisqu'un Chrestien ne peut assez redouter les Iugemens de Dieu. Il demanda aussi tost à dis-

ner, comme si on ne luy eust parlé d'aucune chose qui le touchast ; & mangeant avec le mesme appetit que les autres jours , il s'entretint gayement à son ordinaire , sans se faire d'effort & sans se contraindre en aucune façon ; de sorte mesme que regardant le vin qu'on luy donnoit avec moins d'eau que de coûtume par ordre des Medecins , parce qu'il n'y auoit plus rien à ménager pour sa guerison ; il dit ce passage de Terence , dont l'allusion estoit fort plaisante, *Congrum istum vino finite ludere paulisper , mox exossabitur* , & beut en riant à la santé de quelques-vns de ses amis, qui estoient là presens. Aussi-tost qu'il eut acheué de dîner , il recommanda qu'on bruslast tout ce qu'il auoit écrit , parce qu'il n'auoit pas eu le loisir , disoit-il , de finir aucun ouurage , comme il l'eust voulu , ny d'y mettre la derniere main, & parce qu'en effet il croyoit qu'alors il estoit moins temps que jamais , de rechercher les louanges, qu'il auoit toujours tasché d'éuiter.

Il donna ensuite en peu de paroles quelques autres petits ordres , & resolut aussi-tost de ne penser plus qu'à Dieu. Il plaignit depuis tous les momens que le sommeil faisoit perdre à sa pieté , & on le voyoit s'exciter à vaincre l'abbatement & la foiblesse où il se trouuoit , en se disant à soy mesme : Voicy le jour de salut & de liberté ; voicy le temps qu'il est de la derniere importance de bien employer : *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis.*

Il s'estoit préparé à cette journée quatre mois auparavant par vne Confession generale de toute sa vie ; il crut alors que pour mieux ménager ce qui luy en restoit , il falloit partager ses heures , & en assigna trois differentes pour prendre les derniers Sacremens de l'Eglise , qu'il receut tous avec les sentimens de la pieté la plus tendre & la plus solide. Ayant demandé qu'on luy leust la seconde Epistre de saint Paul aux Corinthiens , dont le principal dessein semble estre de consoler ceux qui souffrent de grandes douleurs, il en interrompoit souuent la lecture, pour donner plus de loisir à sa meditation , & repetoit avec vn goust de deuotion admirable les plus beaux endroits , sur tout aux chapitres quatriéme & cinquiéme, qu'il se fit relire diuerfes

fois. Il voulut encore entendre la lecture de cette mesme Epistre vne demie heure avant sa mort, & l'écouta avec la mesme attention, & l'accompagna des mesmes actes que la premiere fois: de sorte qu'expirant vn demy quart d'heure après qu'elle fut finie, il sembla vouloir s'en aller tout rempli des promesses de Iesus-Christ aux Fidelles, & de confiance en sa misericorde.

Il auoia dans cette derniere heure à la personne avec laquelle il s'entretenoit plus volontiers des biens de l'éternité, que Dieu luy auoit fait la grace de ne jamais chanceler dans aucun des Articles de nostre Foy, aux temps mesme que sa passion pour l'étude, les engagements de ses affaires, ou le soin de sa santé luy auoit dauantage fait oublier ses pratiques ordinaires de deuotion, lesquelles il croyoit estre des moyens seurs, pour conseruer la Foy viue du Christianisme: qu'il auoit eu le bon-heur d'étudier toutes les erreurs des Heretiques, & mesme quelquefois de les soutenir dans des disputes particulieres, sans jamais détourner la veüe & le cœur des veritez qui leur sont opposées: mais que jamais il n'auoit ressenti en luy vne Foy aussi viue, ny vne confiance aussi grande en la bonté de Dieu, que celle avec laquelle il auoit la consolation de mourir; & que non seulement il ne souffroit aucuns doutes sur nos Mysteres, mais qu'il n'en consideroit pas vn, qui ne luy causast vne joye extraordinaire & des sentimens de reconnoissance plus grands qu'il n'en auoit jamais eus durant tout le cours de sa vie.



P A N E G Y R I Q V E